

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

Dans l'intimité du **Führer**

Hitler et les femmes
La vie au Berghof
La psychologie d'Hitler

BATAILLE ► *La colonne Leclerc prend Koufra*

STRATÉGIE ► *Été 1944, Model perd l'Ukraine*

AVIONS DE LÉGENDE ► *Le Dewoitine 520, meilleur chasseur français*

France met : 5,95 € - Belg./D. / Lux : 6,80 €
Can. : 9,95 \$ cad. - NCA/S : 6,50 XFP - POU/S : 7,00 CFP

L 15356 - 18 - F : 5,95 € - RD



NOUVEAUTÉ



la 2^e DB dans la LIBÉRATION DE PARIS et de sa région

Cet ouvrage en deux volumes est le fruit de vingt ans de recherches, de repérages photographiques à Paris et dans sa région, de dépouillement d'archives, de lectures des journaux de marche des régiments présents, des souvenirs des résistants et des habitants des villes et des arrondissements libérés par les soldats du général Leclerc.

Y sont traitées exclusivement les combats de la DB dans leur stricte chronologie, les auteurs n'abordent ni l'aspect politique, ni l'aspect résistance. Ces récits — chaque phase de la libération de Paris est contée par les auteurs à la lueur de deux, voire trois ou quatre, témoignages — sont illustrés par une iconographie hors du commun plus de 1 600 photographies d'époque, la plus grande partie inédites provenant de fonds privés ou de collections familiales.

Le Tome 1 : de Trappes à l'Hôtel de Ville

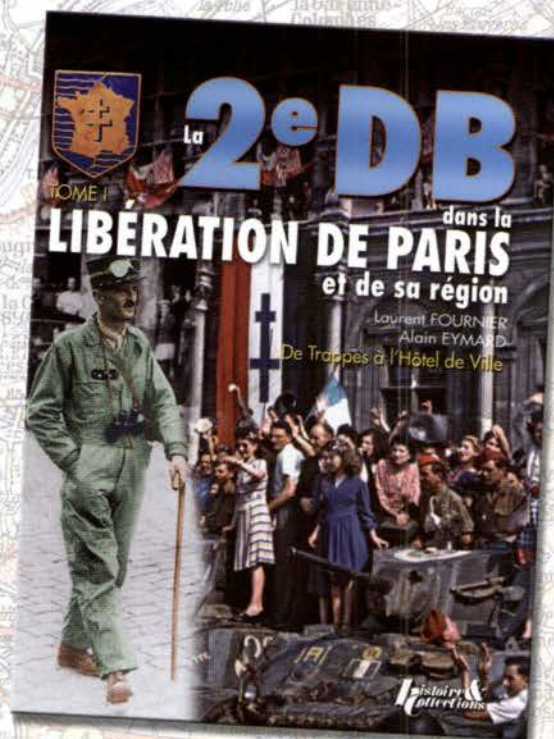
212 pages

800 photographies environ

39,95 €, frais de port **OFFERTS**

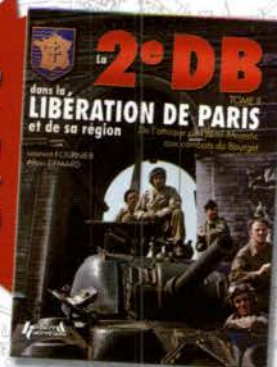
DISPONIBLE SUR www.histoireetcollections.com

420 pages
plus de 1600
photographies
d'époque
format : 23 x 32 cm

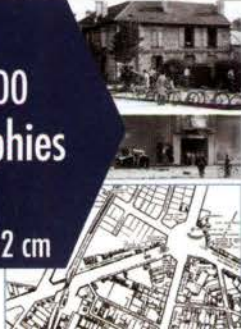


Le premier tome traite de la semaine héroïque à Paris, des durs affrontements dans la banlieue sud (Antony, Fresnes, etc.), de l'entrée des « Leclerc » dans la capitale le soir du 24 et de leurs premiers combats du lendemain matin.

Tome 2
parution
janvier
2010



Le tome 2 relate tous les engagements de la journée du 25 (les Tuileries, le Luxembourg, la reddition, les combats de Neuilly, le défilé du 26 août, la descente des Champs-Élysées et la cérémonie à Notre-Dame, mais aussi les combats en banlieue nord (Dugny, le Bourget...), le repos et le départ pour l'Est de la France.



DIRECTEUR DE PUBLICATION ET
DE LA RÉDACTION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

AXE ET ALLIÉS est une
publication des
Éditions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €.

ABONNEMENTS, RÉDACTION,
PUBLICITÉ :
625, route d'Aix, 13510 Eguilles
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier,
Histoire & Collections,
François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles,
Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : ISTRRA
2 AVENUE DE LA 2^e DIVISION BLINDÉE
B.P. 142
67303 SCHILTIGHEIM CEDEX

N° ISSN : 1955-8589
COMMISSION PARITAIRE :
0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France
Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le mystère Adolf Hitler ne cesse de fasciner. Comment un autodidacte d'extraction modeste, asocial et simple caporal, a-t-il pu s'imposer à la tête d'un des Etats les plus cultivés et modernes d'Europe ? Comment cet homme qui se destinait à l'architecture, violemment antisémite, passionné d'occultisme et aux manies extravagantes, a-t-il pu convaincre les capitaines d'industrie et les financiers d'une des plus grandes puissances économiques du monde de lui faire confiance ?

On aurait tort pourtant de sous-estimer les capacités d'Adolf Hitler. Lecteur frénétique, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande culture, fin politique au charme bien réel, c'est un homme d'une volonté et d'une ambition dévorante. Mais qui était l'homme Hitler dans sa vie de tous les jours ? Quels étaient ses centres d'intérêt, ses loisirs, ses amis ? Comment se comportait-il avec ses proches, quels étaient ses sentiments ? Autant de questions que nous nous proposons d'aborder dans le dossier de ce numéro, consacré à l'intimité du Führer, et qui ne manquera pas de surprendre.

Un dernier mot toutefois : prendre connaissance du rythme de vie routinière, et même plutôt morne d'Adolf Hitler, voir que comme tout un chacun, il avait ses habitudes, aimait les jolies femmes et vouait une passion à son chien, ne doit pas nous faire oublier que cet homme, par ses idées, par sa volonté, par des ordres directs ou indirects, a plongé l'Europe dans le chaos et le malheur, causé la mort de dizaines de millions d'hommes sur les champs de bataille et dans les camps de la mort, brisé d'innombrables vies dans un maelstrom injustifiable... Les images lisses et bucoliques des séjours au Berghof, au milieu des splendides montagnes bavaroises, ne sauraient masquer cette réalité.

Bonne lecture !

Théophile Monnier



Hitler pose sur la terrasse de sa résidence bavaroise du Berghof. Cette demeure est située face à l'Obersalzberg, près de Berchtesgaden, dans les Alpes bavaroises.



© Roger-Viollet

Les articles

- 10 Bataille
La libération de la Grèce : de la délivrance à la guerre civile
- 18 Bataille
La prise du fort de Koufra par la colonne Leclerc

N°18

- 24 Hitler intime
- 26 Hitler et les femmes : Eva, Geli et les autres
- 34 La vie au Berghof,
deuxième capitale du Reich
- 42 La psychologie d'Hitler,
la fin d'une légende

- 50 Bataille
Le Feldmarschall Model perd l'Ukraine,
l'inexorable retraite allemande
- 60 Avions de légende :
Le Dewoitine 520, meilleur chasseur français

Les rubriques

- 4 Actualités
- 5 Courrier des lecteurs
- 6 Fiches lecture
- 8 Les inventions de la guerre
- 64 Abonnements
et bon de commande

La dame du jeu de Paume. Rose Valland sur le front de l'art

Du 3/12/2009 au 2/05/2010

Le CHRD met en lumière le parcours de cette femme engagée, modèle de résistance civile, figure emblématique de l'histoire de la récupération des œuvres d'arts spoliées durant la Seconde Guerre mondiale.

En 1932, Rose Valland est attachée de conservation au Musée du Jeu de Paume et participe à la mise en sécurité des œuvres des musées, menacées par l'imminence du conflit mondial.

Dès novembre 1940, elle devient le témoin révolté du pillage organisé par les nazis, qui font transiter par son musée les œuvres dérobées aux familles juives et franc-maçonnaires, avant de les expédier en Allemagne.

Impuissante à empêcher cette mise en coupe réglée du patrimoine artistique français, Rose Valland parvient cependant à se maintenir à son poste durant les quatre années d'occupation, à établir dans des conditions d'extrême dangerosité les listes détaillées des œuvres qu'elle voit défiler dans les salles et à rechercher leur destination en Allemagne. Ces renseignements, transmis régulièrement à la Direction des musées nationaux, s'avéreront capitaux pour l'établissement d'une stratégie de récupération après guerre.

À la Libération, Rose Valland devient secrétaire de la Commission de récupération artistique puis, contractant un engagement dans la Première armée française, part en Allemagne avec le grade de capitaine. Elle est alors chargée de retrouver, en lien avec les Alliés, les pièces appartenant à des collections françaises et de veiller à leur retour. On estime à environ 60 000 le nombre d'œuvres rapatriées en France grâce à son travail et à son dévouement. ■



CHRD :14, avenue Berthelot, 69007 Lyon
04 78 72 23 11

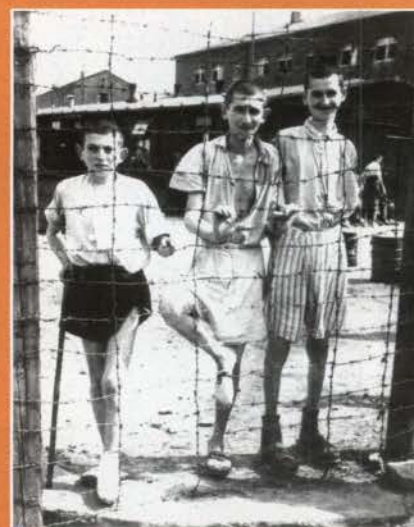
Les enfants dans la Shoah

Chaque fois que l'on aborde les terres ténébreuses du nazisme, on bute sur une stupeur intérieure, une épouvante de l'âme, une glaciation de la pensée. Comme en avertissait la philosophe Hannah Arendt : « *il n'y a pas d'histoire plus difficile à raconter dans toute l'Histoire de l'humanité [...] En elle-même, elle n'offre rien d'autre que peine et désespoir* » ajoutait-elle. Aborder cette destruction au cœur de la Destruction que fut l'extermination des enfants juifs et tsiganes, ne peut qu'accroître l'effroi qui saisit tout humain interrogé sans faux-fuyants par ce que l'homme peut faire à l'Homme. Mais ne pas l'aborder, l'esquiver, l'éviter,

c'est se dérober à la convocation que fait la détresse des traqués, à « *ce pouvoir de transfert et de substitution, sans lequel il n'y a point de sens de la justice, de sens de l'humain* » invoqué par l'écrivain Léon Werth. C'est assurer, par cette négligence, sa probable répétition d'une manière ou d'une autre. En ces temps où la mort en masse était la loi suprême, le hasard « *le plus outrageant et le plus arbitraire des hasards* » (Hannah Arendt) seul occasionnait un répit momentané à la vie. Mais il y eut aussi des hommes et des femmes qui répondirent, avec de faibles moyens, à la convocation des traqués, à l'éthique du Deutéronome : « *Choisis la vie* ». C'est là, aussi, leur évocation.

Jusqu'au 31 décembre 2009

Mémorial de Caen
Esplanade Général Eisenhower
B.P. 55026, 14050 Caen Cedex 4
02 31 06 06 45



Un garde de camp de concentration en procès

Agé de 89 ans, John Demjanjuk sera probablement l'un des derniers nazis poursuivis pour crimes de guerre. D'origine ukrainienne, cet homme a émigré aux Etats-Unis dans les années cinquante et obtenu la nationalité américaine quelques années plus tard. Mais dans les années 1980, il est poursuivi sur la base de plusieurs témoignages pour avoir été l'un des principaux gardiens du camp de Treblinka, où il aurait gagné le surnom de « Ivan le Terrible » pour sa cruauté. Extradé en Israël, il est toutefois acquitté au bénéfice du doute, ne pouvant être formellement reconnu, et rentre aux Etats-Unis. Son implication comme gardien de camp semble toutefois établie.

En 2001, l'étude de nouvelles archives confirme que Demjanjuk a bien été gardien de camp de concentration et aurait joué un rôle actif dans l'exécution de milliers de déportés. Après une longue procédure, il est extradé à la demande des autorités allemandes au printemps 2009 et son procès vient de s'ouvrir dans ce pays. Demjanjuk est principalement accusé d'avoir participé aux massacres commis



dans le camp de Sobibor. Un autre ancien gardien de camp, convoqué comme témoin pour le procès Demjanjuk et âgé de 88 ans, fait actuellement l'objet d'une enquête visant à déterminer son degré d'implication dans les atrocités commises au camp de Belzec, en Pologne.

La défense de Demjanjuk met en avant que ce citoyen non allemand, simple « piétaille du crime » selon le chasseur de nazis Serge Klarsfeld, se serait enrôlé comme gardien de camp pour échapper à la famine sévissant dans les camps de prisonniers du front de l'Est, comme de nombreux autres auxiliaires des nazis. ■

Tous les conflits, les matériels et les hommes.

Toute l'Histoire des origines à nos jours.



Tous les supports, livres, DVD, maquettes.

www.historyway.com

COURRIER DES LECTEURS



Suite à la publication de la lettre d'Alain Poulin dans le n° 16, celui-ci nous fait remarquer que les cinq officiers allemands présents sur la photo ne sont pas « *Ritterkreuzjäger* » comme nous l'avions écrit par erreur, mais « *Ritterkreuzträger* », ce qui veut dire littéralement « porteur »... et non « chasseur » (*jäger*) ! Idem pour Model, qui est « *Brillantenträger* » (porteur de brillants), et dont nous reparlons dans ce numéro.

Guerre d'Algérie - Guerre d'Indochine

Après trois ans d'existence, le magazine *Guerre d'Algérie*, édité par nos confrères de la société Soteca, devient *Guerre d'Algérie, - guerre d'Indochine* et s'ouvre donc à la période de la guerre d'Indochine. Comme le souligne la rédaction de ce magazine, « il existe une indiscutable continuité entre ces deux épisodes majeurs des guerres de la France outre-mer ». Comme dans sa précédente formule, ce magazine fait largement appel à des historiens renommés pour aborder le conflit et comporte une iconographie très riche. Le premier numéro de la nouvelle formule (daté décembre 2009-février 2010) présente un large dossier sur la bataille de Na San (1952), la semaine des barricades à Alger ou la guerre des postes en Indochine. Longue vie à *Guerre d'Algérie - guerre d'Indochine* !

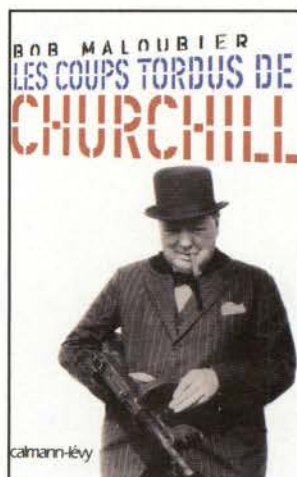


Trimestriel
disponible
en kiosque.
Prix : 9,90 €

Les coups tordus de Churchill

Ancien des services secrets anglais puis français, fondateur des nageurs de combat, Bob Maloubier est un personnage hors du commun qui porte fièrement ses 85 ans. Il nous livre ici un petit ouvrage sur les « coups tordus » préparés par Churchill et le *Special Operation Executive* pendant la Seconde Guerre : élimination d'Heydrich, raid sur l'eau lourde en Norvège, opération

Fortitude, etc. De lecture facile, l'ouvrage fourmille d'anecdotes, dont certaines sont directement rapportées par « Bob », qui fut membre des services secrets de sa Majesté à partir de l'Afrique du Nord, à défaut d'être parvenu à rejoindre de Gaulle à Londres ! Un chapitre est d'ailleurs consacré à son propre parcours, suivi d'une rapide

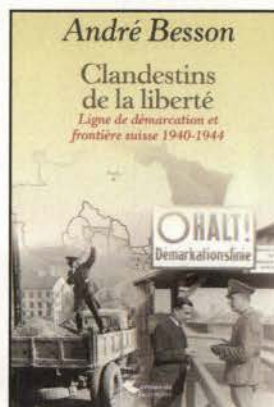


biographie de Churchill qui retrace l'amour du grand homme pour les opérations secrètes. Un ouvrage plaisant, qui sans avoir la rigueur d'une étude historique, en « raconte » plus que bien des ouvrages universitaires !

Par Bob Maloubier,
Calmann-Lévy, 15 €

Clandestins de la liberté

L'écrivain franc-comtois André Besson propose ici un ensemble de témoignages sur le passage en zone libre et en Suisse, tel que l'ont vécu de nombreux Français : Alsaciens et Lorrains fuyant l'engagement obligatoire dans l'armée allemande, prisonniers évadés, résistants, juifs et tous ceux qui cherchaient simplement à rejoindre leur famille en zone libre. A partir de ses rencontres avec des passeurs et des acteurs de ces



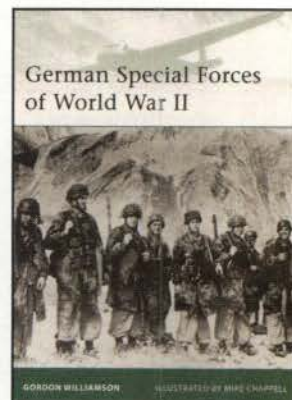
épopées, André Besson rapporte les souvenirs de plusieurs familles ou individus ayant eu à traverser la ligne de démarcation, des témoignages souvent dramatiques, parfois cocasses mais toujours étonnants sur cette période où la France était partagée en deux.

Presse du Belvédère,
200 pages, 18 €

German Special Forces of World War II

Voici le complément idéal de notre hors série *Axe & Alliés* n° 4 (paru en mars dernier), consacré aux services d'espionnages et opérations spéciales allemandes.

Dans ce petit fascicule, l'éditeur Osprey s'intéresse spécifiquement aux forces spéciales militaires allemandes, avec de larges chapitres consacrés par exemple aux coups du célèbre Skorzeny, mais aussi aux Brandebourgeois et à d'autres unités moins connues de la Wehrmacht. Les petits chapitres consacrés aux nageurs de combat allemands (*Lehrkommandos*) ou à l'escadrille KG 200 sont passionnants car on sait peu de choses sur ces unités, extrêmement secrètes. ■



En anglais. Prix : 17 €.

Osprey vient de publier également un ouvrage sur les fortifications du mur de l'Atlantique en Belgique, aux Pays-Bas et en Norvège : *The Atlantic Wall (2)*, coll. *Fortress* n° 89.

Publié en 2002 en allemand, cet ouvrage de Wolfram Wette revient sur l'implication de l'armée allemande dans les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité commis durant la Seconde Guerre mondiale. La guerre d'anéantissement a été largement menée à l'Est. Ainsi, l'auteur débute sa réflexion par la Russie et les relations ambiguës qu'a entretenues l'Allemagne impériale avec ce « colosse aux pieds d'argile ». Le regard condescendant des classes dirigeantes allemandes à l'égard de la Russie tsariste, le danger qu'elle pouvait faire peser durant la Grande Guerre, expliquent l'aide apportée aux révolutionnaires russes par l'Allemagne. Gagner à l'Est était le postulat indispensable pour triompher à l'Ouest. Dès avant le déclenchement de la Première Guerre, les Allemands étaient obnubilés par l'impérialisme russe et cette idée s'est profondément ancrée au fil des ans, jusqu'au triomphe politique d'Hitler. Comme le souligne l'auteur, « *l'image raciste de la Russie constitue un avatar spécifique et outrancier de l'image nationaliste de la Russie* ».

Cette image particulièrement négative s'est très vite doublée de l'idée que le pilier de la Russie bolchevique était composé d'intellectuels juifs. Cet antisémitisme s'est nourri de l'antisémitisme biologique, pseudo-scientifique, qui a atteint certaines couches de la population allemande dont celle des officiers et ce, dès avant la Grande Guerre. Ainsi, la Wehrmacht a largement été influencée par les théories racistes et pangermanistes. C'est l'un des points importants de l'ouvrage qui remonte aux origines de la doctrine antisémite et raciste qu'Hitler reprendra à son compte. Les troubles d'une république de Weimar en proie à la fièvre révolutionnaire n'ont fait qu'attiser le feu. La *Reichswehr* acquise aux thèses antisémites s'est alors déclarée « *judenfrei* », soit épurée des juifs.

Après deux premiers chapitres particulièrement intéressants, Wolfram Wette revient sur un sujet plus éculé avec notamment l'alliance des généraux de la Wehrmacht avec Hitler. Néanmoins, il est bon de rappeler le peu de protestations des officiers supérieurs après l'annonce de la guerre d'anéantissement sur le point d'être menée en URSS (*Barbarossa*).

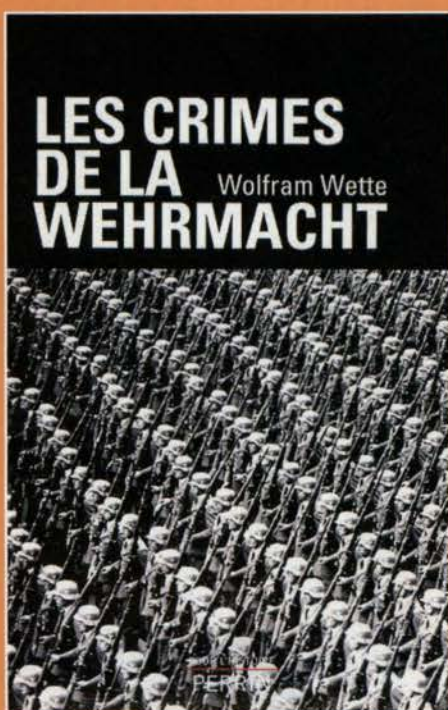
Tout comme l'avaient évoqué Omer Bartov et Philippe

Richardot, l'auteur aborde le rôle de la guerre, de la violence et de la discipline, véritables liens qui ont uni Hitler à ses généraux puis à l'ensemble de la Wehrmacht. Il a existé un « *socle commun de convictions militaristes* ». Le respect du serment et le devoir sacré du service à l'Allemagne jusqu'à la mort ont été des facteurs clefs de l'obéissance au Führer, chef des armées. L'auteur relève à juste titre la continuité du militarisme germano-prussien, depuis von Moltke en 1875 jusqu'à Ludwig Beck en 1938 ! Revenant sur l'esprit guerrier qui anime la Wehrmacht, Wette démontre le jusqu'au-boutisme d'une armée qui préfère « *vaincre ou mourir !* » à la grande différence de son aînée de la Grande Guerre.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage est constituée par les deux derniers chapitres qui analysent le mythe d'une armée « propre » et sans reproche entretenu dès 1945 notamment par les Américains. Ces derniers ont d'ailleurs largement utilisé des officiers coupables de crimes dans le cadre de la Guerre froide. Il y a eu une véritable « *stratégie de l'étouffement qui s'est exercée sur la formation de la Bundeswehr mais aussi sur la science historique* » (Manfred Messerschmidt). L'auteur revient notamment sur la volonté des réformistes de rompre avec la tradition militaire allemande de la *Reichswehr* et de la Wehrmacht. La Bundeswehr se devait d'être l'armée neuve du Parlement. Les modèles devaient alors être les officiers comploteurs de juillet 1944. Mais les autorités militaires d'après-guerre ne voulaient rien savoir de ces soldats qui avaient rompu leur serment d'obéissance ! Erich von Manstein rappelait d'ailleurs en 1950 que l'acte du 20 juillet n'était pas « *digne d'un officier* » !

Au final, comme le dit l'auteur lui-même, le livre reprend des éléments déjà connus. Mais il a le mérite d'aller au fond de ce concept historique longtemps refoulé. Une jeune génération d'historiens allemands s'est également jetée dans la bataille, non pas de la mémoire, mais de l'histoire. Pour nous Français, ce livre peut avoir un air de « déjà-vu ». Mais n'oublions pas que les Allemands ne se sont toujours pas affranchis du poids de leur histoire militaire. ■ **BL**

Les crimes de la Wehrmacht,
Wolfram Wette, Pour l'histoire,
Perrin, 2009. 21,90 €



Le nylon

La fibre miracle

L'histoire du textile au XX^e siècle est marquée par des bouleversements dans le domaine de la chimie. Industrie chimique et filière textile vont progressivement resserrer leurs liens pour se confondre. La science moléculaire permettant de produire des fibres, le nylon va s'imposer comme une invention révolutionnaire surtout dans le monde civil, mais également au profit des militaires.

Au XIX^e siècle, le développement des textures chimiques avait fait de l'Allemagne l'épicentre de l'industrie chimique, elle-même très liée à la filière textile. A la fin de la Grande Guerre, les États-Unis, parvenant à se procurer un grand nombre de brevets allemands, réussissent à imposer leur industrie chimique. L'une des entreprises parmi les plus performantes au monde, Du Pont de Nemours, produit une fibre synthétique à des fins commerciales :

le nylon. Au départ, les chercheurs veulent améliorer les matériaux naturels et notamment ceux servant à la lingerie, domaine constituant une excellente perspective financière.

Irénée Du Pont et Pierre S. Du Pont lors d'une réunion de famille pour la célébration du 150^e anniversaire de l'arrivée d'Eleuthère Irénée Du Pont de Nemours aux États-Unis.



La fibre de nylon est d'abord commercialisée pour la confection des brosses à dent. Puis, le bas en nylon va révolutionner la mode féminine comme le montre cette publicité de la marque Du Pont.

Le « miracle de la science »

L'invention du nylon en 1934 par la société Du Pont est contemporaine de l'explosion des matériaux synthétiques qui imitent les matières naturelles. Le nylon est entièrement issu de la pétrochimie. La paternité de ce produit est attribuée généralement à Wallace Carothers mais il est fort possible qu'un autre employé de Du Pont, Julian Hill, soit le « père » du nylon. Hill travaille pour Carothers et ne ménage pas son temps ni sa peine pour développer un procédé par lequel une longue fibre à la texture soyeuse serait créée à partir du polymère (macromolécule) de carbone. Dépressif, Carothers, qui avait inventé le néoprène (caoutchouc synthétique) se suicide en 1937, mais reste crédité de l'invention du nylon par la société Du Pont. Cette découverte du néoprène jouera un grand rôle durant la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis étant privés de leur caoutchouc naturel, importé du sud-est asiatique.



C'est lors de l'Exposition internationale de New York en 1939 que la société Du Pont présente au grand public le bientôt célèbre bas en nylon.

Un succès exceptionnel

Du Pont crée le nylon comme soie synthétique pour les bas. Le matériau doit être le moins coûteux possible mais néanmoins résistant et isolant. En outre, les bas doivent être légers et avoir l'aspect séduisant de la soie. C'est lors de l'Exposition internationale de 1939 à New York que le bas nylon est présenté pour la première fois au public par Du Pont qui déploie un extraordinaire arsenal publicitaire. Des modèles féminins sont même surnommés Miss Nylon ou encore Miss Chimie. Tout un programme ! Les bas nylon sont distribués au public cette même année.

Dès 1940, ils sont accessibles à travers tout le pays. Le premier jour de commercialisation, plus de 72 000 paires sont vendues, et plus de 64 millions la première année. Peu cher, le nylon est vite qualifié de « fibre miracle ».

Mais ces merveilles disparaissent des étals des grands magasins aussi rapidement qu'elles étaient apparues : l'Amérique vient d'être attaquée par l'empire du Japon (Pearl Harbor, 7 décembre 1941),



et entre en guerre. Tous les stocks de nylon et de soie sont réquisitionnés pour l'US Army par le Bureau de la production de guerre qui a en charge l'opération. Le bas de nylon, qui se vendait quelques mois auparavant 1,25 \$, est maintenant vendu au marché noir 10 \$! L'armée utilisera ce matériau peu coûteux, résistant et très léger pour les toiles de parachutes, les tentes et même les uniformes.

Le groupe Du Pont, déjà producteur d'explosifs durant la Grande Guerre, fournit ainsi l'US Army en équipement. Il participe également au projet Manhattan dès 1943 en construisant et en exploitant l'usine de traitement de plutonium de Hanford dans l'État de Washington avant d'être lié au programme spatial Apollo dans les années soixante. ■

La 101^e Airborne US lors de l'opération Market Garden en septembre 1944. En 1941, l'US Army réquisitionne le nylon pour fabriquer des parachutes. Résistant, léger et de faible coût, le nylon s'impose également pour la toile de tente et les uniformes.



D'où vient le nom de nylon ?

On a longtemps cru que le mot « nylon » était un acronyme de *Now You've Lost Old Nippon* ! (Maintenant, vous avez perdu vieux nippons ! ou vieux nippons « dégueulasses »), insulte proférée par les Américains aux Japonais de plus en plus concurrentiels en matière de textile, puis au moment des hostilités après 1941.

Après avoir testé une multitude de noms pour qualifier le nouveau textile révolutionnaire, Wallace Carothers (ou Julian Hill) propose « norun », qui signifie « qui ne file pas ». En réalité, le nylon file et Du Pont décide de changer le nom en « nurun » puis en « nilon » (car la marque Nurun existe déjà) et enfin, « nylon ».



La libération

De la délivrance à la guerre civile

Par **Raphaël SCHNEIDER**

(1944-1945)

de la Grèce

« Nous ne dirons pas que les Grecs combattent tels des héros, mais que les héros combattent tels des Grecs ».

Winston Churchill.

En 1940, après une héroïque et inattendue résistance face aux Italiens, les Grecs sont vaincus par le Blitzkrieg allemand. De 1941 à 1944, la Grèce connaît alors une dure occupation. Une résistance se développe, mais elle ne parvient pas à s'unifier et, pire, elle se déchire et entretient un véritable climat de guerre civile qui s'ajoute aux horreurs de l'occupant. De fait, contrairement à la Yougoslavie, la libération du pays ne va pas s'accomplir du seul fait des résistants (aidés il est vrai, dans le cas yougoslave, par les Soviétiques), mais avec l'intervention de soldats du Commonwealth, dans le cadre d'un « partage » de l'Europe décidé entre les Alliés.

Un pays en état d'insurrection permanente

L'attaque italienne de la Grèce le 28 octobre 1940 tourne à la débâcle malgré la disproportion des forces et six mois de combats ! Il faut l'intervention allemande pour vaincre les Grecs, ce qui aura pour conséquence importante le report de l'opération Barbarossa. La Crète tombe à son tour le 1^{er} juin et toute la Grèce est occupée. Le roi et le gouvernement se replient en Egypte, laissant la place à l'administration fantoche du général Tsolakoglou, et des unités de Grecs libres sont formées pour combattre avec les Alliés.

Les Allemands se contentent d'occuper Salonique, le Pirée, les îles de la mer Egée, la Crète, et de garder la frontière avec la Turquie. Les Bulgares s'emparent de la Thrace et de la Macédoine, les Italiens occupent le reste. Très vite, la situation pour la population devient difficile, les Bulgares procédant à une épuration ethnique (40 000 tués et 100 000 expulsés) tandis que la famine tue 300 000 Grecs durant l'hiver. La répression contre la résistance naissante s'abat sur des milliers d'innocents et la majeure partie de la communauté juive finit déportée et anéantie.

La résistance s'organise avec l'aide des services spéciaux britanniques. La capitulation inattendue de l'Italie en septembre 1943 prend les Allemands au dépourvu mais leur réaction est immédiate et sanglante. Les affrontements avec les anciens alliés font 30 000 morts, 100 000 blessés et 535 000 prisonniers chez les Italiens. Dès octobre, l'opération *Eisbär* (Ours polaire) permet la reprise aux Britanniques des îles de la mer Egée. La zone d'occupation bulgare est étendue, les occu-



l'« armée nationale » préconisée par Londres et se préparent à la conquête du pouvoir lors de l'inéluctable retraite allemande.

De son côté, Churchill préconise dès le 29 septembre 1943 l'envoi de 5000 soldats avec quelques chars dès le départ des Allemands, afin de servir à « réprimer des émeutes dans la capitale ou à bloquer des mouvements venus de la campagne »...

La retraite allemande

En 1944, les communistes disposent de dix « divisions » de 3 à 6000 hommes chacune, réparties sur tout le territoire, tandis que l'EDES voit son action principalement limitée à l'Épire. Des accords signés à Caserta placent officiellement toute la résistance grecque sous les ordres du général anglais Scobie. Le 6 août, le Premier ministre anglais plaide pour l'envoi rapide de 12000 hommes en Grèce. Il a parfaitement compris la puissance du mouvement communiste et veut tenir Athènes afin d'y installer le gouvernement légitime.

Image étonnante d'une pièce de Flak allemande devant les ruines d'un temple grec en mai 1941. La campagne italienne a été un échec complet. Hitler, soucieux d'aider Mussolini, déclenche l'opération Marita au printemps 1941.

Cependant, la concurrence entre les mouvements est rude, les heurts fréquents. Une véritable guerre civile s'installe à partir de la fin 1943. Fin octobre de cette année, les *Andartès* (partisans communistes) sont près de 22000 ; ils contrôlent le nord et le centre du pays et mettent même en place un gouvernement provisoire qui organise l'élection de députés ! Mais les deux autres réseaux sont plus fortement soutenus par le *Special Operations Executive* de Churchill, même si l'EDES ne regroupe que 2000 hommes et l'EKKA quelques centaines à peine. Ce dernier mouvement est d'ailleurs anéanti en février 1944 par les communistes, qui fusillèrent son chef et 150 de ses partisans !

Face à cela, Churchill décide de soutenir uniquement les maquis nationalistes. Papandréou, qui dirige le gouvernement « officiel » soutenu par les Anglais, réunit en mai une conférence au Liban avec douze représentants de la résistance et autant des anciens partis politiques. Sous la pression de Staline, les communistes acceptent de former un seul gouvernement, en échange de la tenue d'élections avant le retour du roi. Mais les dirigeants de l'ELAS refusent d'adhérer à

A Athènes, au pied d'un monument marqué de la faucille et du marteau, des soldats britanniques font le coup de feu contre des insurgés de l'ELAS, lors de la tentative de prise du pouvoir par les communistes en décembre 1944.



Spectaculaire vue du débarquement des troupes britanniques au Pirée le 15 octobre 1944. Une foule s'est rassemblée à l'entrée du port pour fêter les libérateurs. A la même heure, les arrières-gardes allemandes quittent Athènes pour une marche forcée vers le nord.



Dorénavant, la garde de la Grèce et des îles n'est plus stratégiquement nécessaire aux Allemands qui préfèrent tenir Salonique. Le 23 août, Hitler décide de regrouper les unités allemandes sur ce port et le 26, les premiers ordres sont donnés. En septembre, l'avancée de l'Armée rouge en Roumanie et Bulgarie et les actions des titistes en Yougoslavie commencent à menacer d'encerclement les troupes allemandes dans le pays. Alors que les premières garnisons égéennes sont rapatriées, les Alliés lancent le 4 l'opération aérienne *Ratweek*, destinée à entraver l'évacuation allemande des Balkans. L'OKW ordonne la retraite début octobre. Celle-ci se fait relativement difficilement, les *Andartès* harcelant les colonnes, ce qui entraîne à nouveau de violentes représailles sur la population. Cependant, les communistes préfèrent garder l'essentiel de leurs forces pour la prise du pouvoir.

Devant cette situation, Churchill décide de les prendre de vitesse et lance l'opération « Manne ». Dès le 16 septembre 1944, un commando anglais débarque sur l'île de Cythère, au sud du Péloponnèse. Le 23, un détachement de la 2^e brigade aéroportée britannique est parachuté sur Araxos, sur la côte nord-ouest du Péloponnèse ; il doit occuper l'aérodrome local

afin d'offrir une base à la RAF. Les Anglais doivent ensuite prendre Patras. Les Allemands ont totalement évacué la région depuis 48 h, tandis que les garnisons dans les îles et en Crète sont ramenées petit à petit sur le continent. Le 1^{er} octobre, des Britanniques débarquent dans le golfe de Poros, tandis que des Grecs libres prennent Lesbos, Lemnos et Levitha. Le 8, les Allemands quittent Corinthe où arrivent les Britanniques venant d'Araxos. Pendant ce temps, des commandos atteignent Nauplie, au sud de la ville.

Alors que les Anglais débarquent à Corfou et dans le sud de l'Albanie, les 10 000 Allemands de la garnison quittent Le Pirée. La capitale est déclarée ville ouverte par le général Felmy malgré les directives d'Hitler. Le lendemain, trente parachutistes et des détachements grecs arrivent dans le port d'Athènes et prennent l'aéroport de Kalamata, tandis qu'un bataillon parachutiste s'empare de celui de Mégare. Ce n'est donc que le 12 octobre 1944, soit deux mois après Paris, qu'Athènes est libérée, et cela alors que la Roumanie et

la Bulgarie ont changé de camps et que la Yougoslavie devient incontrôlable ; cela démontre l'importance accordée à la région par les Allemands. D'ailleurs, ces derniers laissent des armes et des équipements, afin de



En 1941, la Grèce est découpée en trois zones. Dans la zone allemande, les juifs sont persécutés. Le 17 juin 1942, à Salonique, les Allemands ordonnent à tous les hommes âgés de 18 à 45 ans de se rendre sur la place du village. 9 000 y vont. 2 000 sont envoyés aux travaux forcés, le reste est détenu et Athènes paye une lourde rançon pour obtenir leur libération.

En 1945, les Britanniques ordonnent le désarmement de toutes les factions grecques qui se livrent à une concurrence acharnée et souvent violente pour le contrôle du pays.

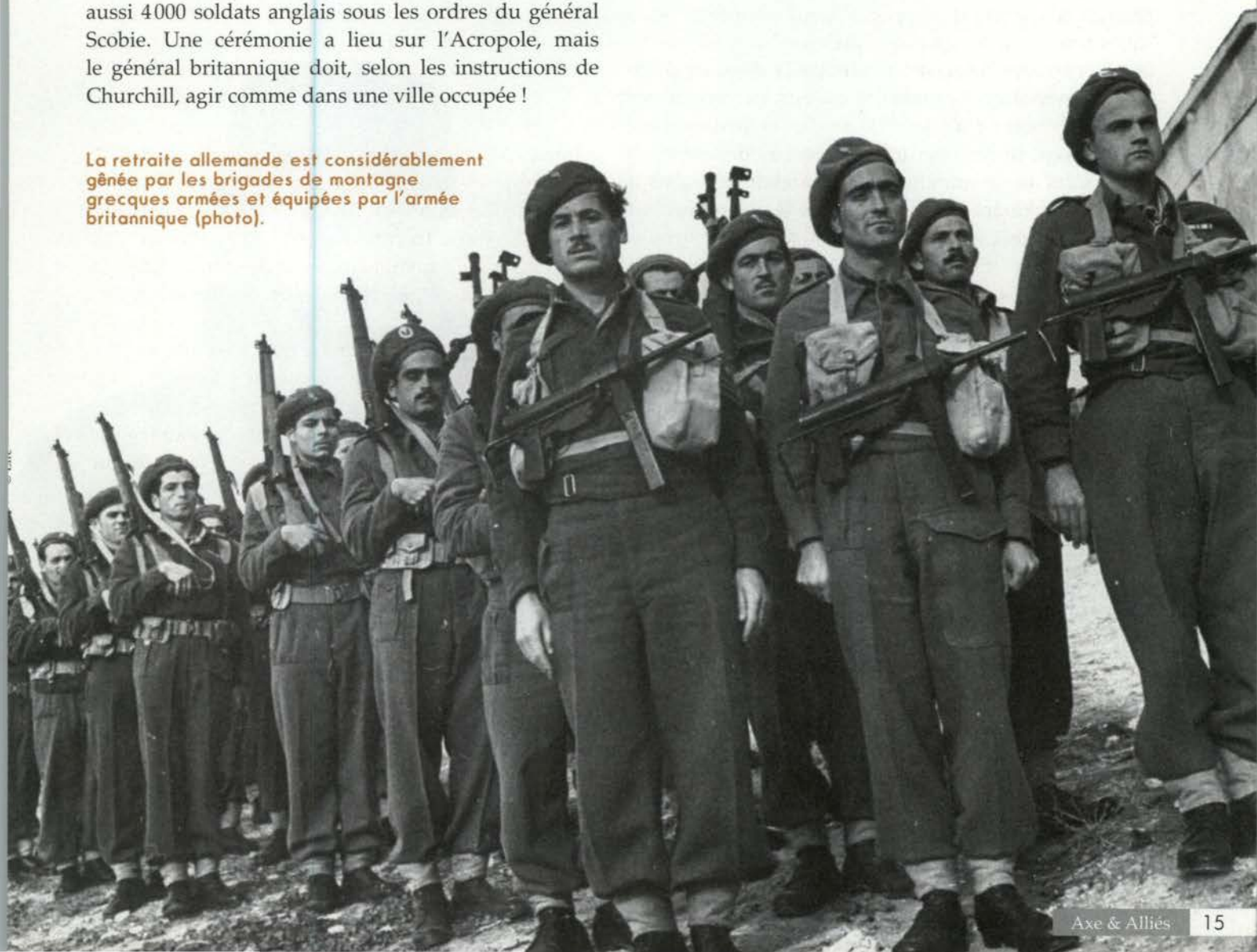


© Life

renforcer les frères ennemis dans l'espoir d'aggraver la guerre civile et d'y impliquer toujours plus les Anglais. Ils détruisent aussi toutes les infrastructures afin de gêner une éventuelle poursuite.

Le 14 octobre, les navires alliés jettent l'ancre au large du Pirée et le débarquement se déroule le lendemain. Les Alliés sont à peine 500. Le 18, le navire grec Averof amène Papandréou et le gouvernement en exil, mais aussi 4000 soldats anglais sous les ordres du général Scobie. Une cérémonie a lieu sur l'Acropole, mais le général britannique doit, selon les instructions de Churchill, agir comme dans une ville occupée !

La retraite allemande est considérablement gênée par les brigades de montagne grecques armées et équipées par l'armée britannique (photo).





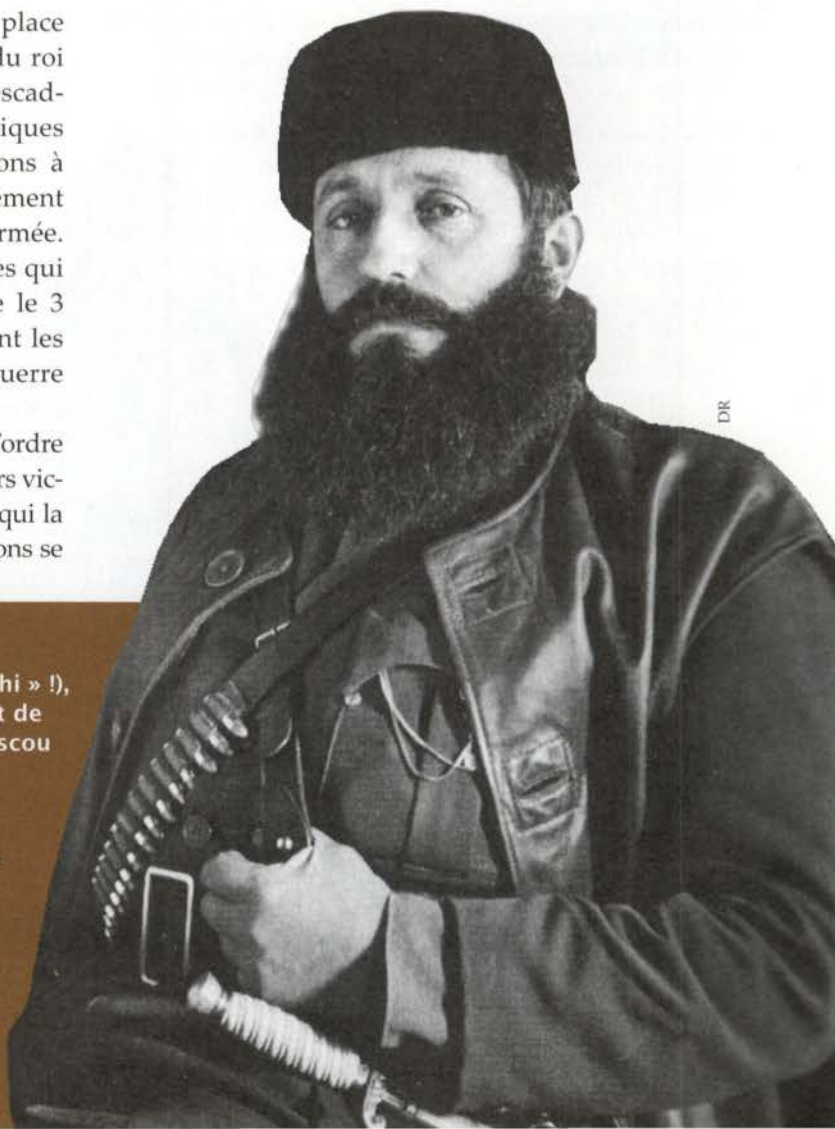
De gauche à droite : le général Saraphis, le général Scobie et Napoleon Zervas durant une conférence à Athènes en décembre 1944. Scobie, qui a participé à l'opération Crusader en Afrique du Nord, reçoit le commandement du III^e corps d'armée britannique, envoyé en Grèce pour expulser les Allemands.

Vers la guerre civile

Le départ des Allemands entraîne la mise en place d'un gouvernement provisoire qui agit au nom du roi mais reste fragile. Près de 8 000 Anglais et quatre escadrons de la RAF sont sur le sol grec. Les Britanniques demandent le désarmement de toutes les factions à compter du 10 décembre, tandis que le gouvernement refuse d'intégrer les *Andartès* dans la nouvelle armée. C'est pourquoi l'ELAS, forte de ses 70 000 hommes qui contrôlent les quatre cinquièmes du pays, tente le 3 décembre de s'emparer de la capitale en attaquant les postes de police. C'est le début de la première guerre civile.

Sans hésiter, Churchill ordonne à Scobie de rétablir l'ordre et lui envoie des renforts. Si l'ELAS remporte plusieurs victoires, elle est incapable de vaincre les Britanniques qui la chassent de la capitale le 6 janvier. Les diverses factions se

Athanasios Klaras, (de son nom de guerre Aris Velouchiotis, soit « Arès de la montagne de Velouchi » !), est le brutal et puissant chef de l'ELAS, mouvement de résistance communiste. En dépit des ordres de Moscou de respecter la mise en place d'un gouvernement d'obédience occidentale, Velouchiotis tente de s'emparer du pouvoir en décembre 1944. Battu grâce à l'intervention des forces britanniques, il se réfugie dans les montagnes et poursuit le combat. Désavoué par le Parti, haï par de nombreux Grecs qui ont souffert de ses excès, il est finalement tué dans une embuscade montée par des anciens des forces anti-partisans allemandes, maintenant à la solde des Britanniques !

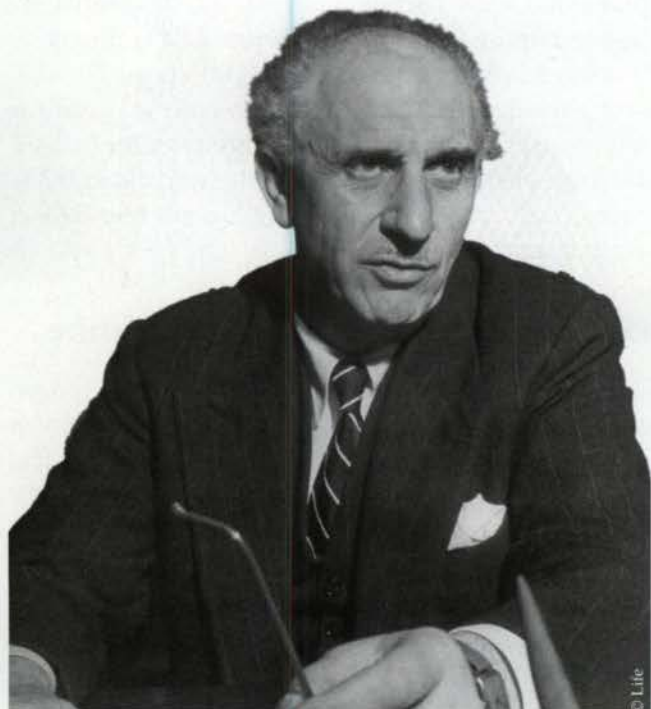


Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Grèce plonge dans une guerre civile particulièrement meurtrière. Britanniques et Américains, soucieux de ne pas voir la Grèce tomber dans l'orbite moscovite, soutiennent activement Athènes en faisant parvenir matériels et instructeurs militaires.



livrent à de sanglants combats de rues, et Athènes subit plus de destructions en trois mois de « libération » que pendant toute l'occupation nazie !

Pendant que les Alliés débarquent dans le sud du pays, les communistes délogent l'EDES des régions montagneuses. Les bataillons de sécurité (anciennement aux ordres du gouvernement collaborationnistes) sont réactivés en tant que Garde nationale dès novembre afin d'aider les Britanniques. Trente-cinq bataillons sont levés et trois autres en Crète. Ils contribuent fortement à la victoire des nationalistes qui repoussent les *Andartès* vers l'Albanie et la Yougoslavie. Terreurs rouge et blanche se répondent et font des milliers de victimes. Cette première guerre civile dure six semaines et oblige les Alliés à diriger vers la Grèce deux divisions du front italien, portant les effectifs britanniques à 50 000 hommes, puis 75 000 avec l'arrivée de régiments hindous fin décembre, auxquels s'ajoutent les 30 000 soldats de la nouvelle armée grecque.



Malgré ses difficultés politiques avec les travailleurs et les protestations de Washington, Churchill est décidé à rétablir un régime grec conforme à ses vues et donc à reprendre en main fermement la situation. Il atterrit le 25 décembre 1944 à Athènes. Sous son patronage, des pourparlers s'engagent, qui débouchent sur un accord fragile, l'archevêque Damaskinos étant proclamé régent, et le roi se voyant refuser l'autorisation de rentrer avant l'organisation d'un plébiscite. Un nouveau gouvernement est formé sous la présidence du général Plastiras, chef nominal de l'EDES et farouche anticommuniste. Pourtant, un cessez-le-feu est signé le 15 janvier 1945, et l'accord de Varkiza du 12 février établit la base d'une paix civile, avec le désarmement des mouvements, l'égalité politique et l'amnistie pour tous. Malgré un coût de 11 000 morts, ces avancées permettent à la Grèce de ne pas basculer dans le camp soviétique, mais cela ne lui épargnera pas la nouvelle guerre civile qui éclatera vingt mois plus tard...

A l'instar de la Yougoslavie, la Grèce a connu une occupation sanglante, aggravée par les heurts entre les divers mouvements de résistance, les collaborateurs et les visées stratégiques des Trois Grands. Grâce à l'aide opiniâtre de Churchill et à l'abandon de Staline, les nationalistes n'ont pas connu le sort des Tchétchiks (résistants monarchistes serbes). A l'inverse, bien qu'ils aient tenu la majeure partie du pays, les communistes n'ont pu prendre le pouvoir face aux troupes britanniques. Mais il faudra encore quatre ans d'une lutte fratricide pour faire définitivement basculer le pays dans le camp occidental. ■

Georgios Papandréou est Premier ministre de la Grèce d'avril 1944 à janvier 1945. Il dirige un gouvernement d'union nationale soutenu par les Britanniques. Suite aux mouvements insurrectionnels, son gouvernement est contesté et il est remplacé par Nikolaos Plastiras, officier de l'armée grecque.

La prise du fort de Koufra par la colonne Leclerc

Par **Franck SEGRETAIN**, rédacteur historique au ministère de la Défense, chargé d'étude pour le Mémorial de la France Combattante au Mont-Valérien et pour le Mémorial des guerres en Indochine à Fréjus.

La capture du fort de Koufra, dans désert de la Libye italienne, est une initiative de la France Libre. En effet, le général de Gaulle souhaite prouver rapidement que la France reste une nation en guerre, alliée à part entière de la Grande-Bretagne. Or, le seul terrain susceptible d'accueillir les premiers combats des Forces françaises libres est l'Afrique, et

(janvier-mars 1941)

« Nous sommes en marche, nous ne nous arrêterons que lorsque le drapeau français flottera sur la cathédrale de Strasbourg ».

Philippe Leclerc,
serment de Koufra.

Sauf mention contraire, toutes les photos de cet article sont © Mémorial Leclerc-ville de Paris, dont nous tenons à remercier Monsieur Pierre Argaw.

l'ennemi, l'Italie fasciste. Pour engager le combat, de Gaulle dispose en Afrique de l'homme de la situation : le colonel Leclerc. Commandant militaire au Tchad, il veut aller chercher l'ennemi italien pour le battre sur son propre terrain. Leclerc veut aussi venger le coup de couteau dans le dos de l'Italie, qui a déclaré la guerre le 10 juin 1940 à la France, alors que celle-ci avait déjà un genou à terre.

Porter la guerre en Libye italienne

En décembre 1940, après avoir recueilli des renseignements sur le dispositif italien dans le sud libyen par des reconnaissances terrestres et aériennes, Leclerc choisit comme objectif l'oasis de Koufra, ville de 4500

Camions Bedford des FFL à Ounianga ou Tekro en février-mars 1941. De Gaulle a décidé en 1940 de mener une action militaire afin de prouver à ses alliés, qui se méfient de lui, que l'on peut compter sur les Forces françaises libres.



Leclerc, ici à Paris en 1944, bâtit sa légende en Libye avant de mener la fameuse 2^e DB (division blindée) qui libère Paris en août 1944, puis Strasbourg en novembre, respectant ainsi le serment prononcé à Koufra.

Section d'artillerie
sur camions Laffly en
partance pour Koufra.



Collection lieutenant Ceccaldi.

Officiers italiens au « rocher
noir » au sud de Koufra, (1940 ?).
Koufra est italien depuis 1931,
date à laquelle le maréchal
Graziani lança ses 3 200
soldats contre 500 guerriers
senoussistes !



âmes située au cœur du désert libyque, à 750 km du golfe de Syrte, à 800 km au nord-est du premier poste frontière français en Algérie et à 1 200 km au nord de Largeau, au Tchad.

La volonté expansionniste de Mussolini vers le Sud est la raison de l'effort de colonisation et de la mise en place de garnisons bien équipées jusque dans les palmeraies les plus méridionales du désert de Libye. Koufra est l'un des maillons du système défensif des frontières de l'empire italien. Son aérodrome est essentiel pour les liaisons entre l'Italie et ses colonies africaines (la Libye, l'Erythrée, la Somalie et l'Éthiopie), véritables dangers pour l'Égypte anglaise et ses voies de communication avec l'Inde. Sa citadelle, le fort El Tag, constitue la pointe avancée de

la menace italienne contre le Tchad, rallié à la France libre en août 1940.

Le Tchad est menacé, il peut toutefois se révéler menaçant si une offensive hardie porte la guerre en Libye. La conquête de Koufra couperait les liaisons italiennes et permettrait de relier l'Afrique occidentale britannique à l'Égypte et de sauvegarder la route des Indes.

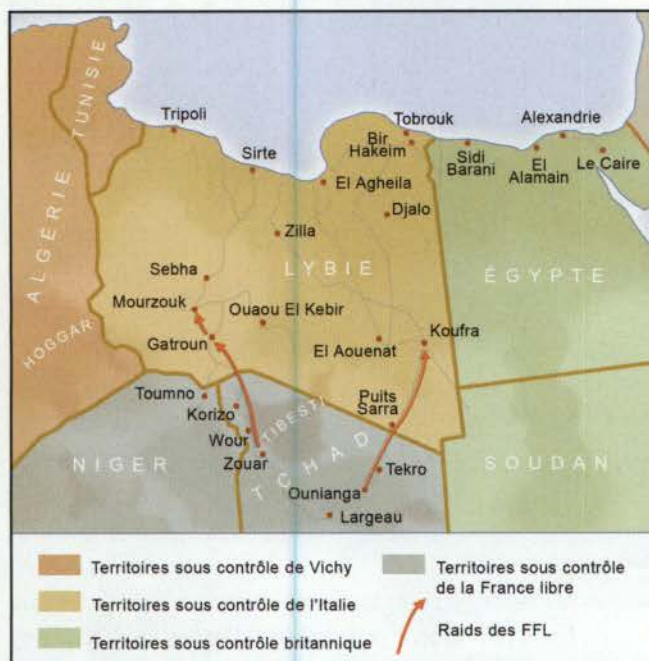
L'importance stratégique de Koufra explique que sa garnison est nombreuse, bien armée, organisée et commandée par des officiers expérimentés et vétérans de la guerre dans le désert. Koufra dispose d'une garnison de 327 hommes dotés de quatre canons de 20 mm, 21 mitrailleuses lourdes et 32 mitrailleuses légères. Pour sa défense, un groupe mobile (unité saharienne de 83 hommes) est chargé de la contre-attaque et du harcèlement ; le reste est statique : la 60^e compagnie de mitrailleuse (93 soldats), la 59^e compagnie de forteresse (95 hommes) et la batterie saharienne de 20 mm (45 artilleurs). Cependant, cette défense est prévue pour affronter les rebelles du Fezzan ou une reconnaissance légèrement armée, mais la garnison va devoir faire face à la volonté d'en découdre du colonel Leclerc.

Affectée à l'oasis, la *Compagnia Sahariana di Cufra* est une unité motorisée, équipée et armée pour la guerre du désert. Quatre officiers et six sous-officiers encadrent treize Italiens et 51 Askaris montés sur quinze véhicules puissamment armés de quatre canons de 20 mm, quatre mitrailleuses lourdes de 12.7 et onze mitrailleuses légères avec des réserves en essence et en eau pour cinq jours, un mois de vivres et 600 km d'autonomie. La *Sahariana* combat en liaison étroite avec une section d'aviation (trois avions) adaptée aux missions de reconnaissance, de bombardement, de ravitaillement et d'évacuation sanitaire. La *Sahariana* est complétée par un peloton de méharistes et un peloton fezzanais à pied, affectés à la citadelle.

Leclerc s'envole à bord d'un Blenheim pour Ounianga le 28 décembre 1940. De Gaulle lui confie les préparatifs d'une action en Afrique du Nord. Philippe de Hauteclocque, dit Leclerc, est en effet motivé par un fort esprit de revanche contre les Italiens.



Raids des Forces françaises libres (janvier-mars 1941)



Koufra : objectif de Leclerc

Du 23 au 27 décembre, Leclerc lance une première reconnaissance sur les pistes vers Sarra, seul point d'eau important entre Ounianga, base opérationnelle au Tchad, et Koufra. Le 28 décembre, alors qu'ont lieu des reconnaissances aériennes, Leclerc donne l'ordre d'activer les préparatifs. Malgré la pauvreté des moyens dont il dispose, Leclerc forme sa colonne qui quitte Largeau le 27 janvier pour Ounianga, précédée, un jour avant, d'un détachement des commandos britanniques des *Long Range Desert Group* (LRDG). Deux jours plus tard, elle part en direction de Tekro, dernier poste français. Depuis le 28 janvier, l'aviation italienne a repéré la colonne.

Rapidement, avec ses matériels vétustes et mal adaptés, Leclerc doit faire face à des problèmes mécaniques. La vitesse tombe à 3 km par jour. Le 31 janvier, la frontière est atteinte, à 450 km de Koufra. La veille, le LRDG a été surpris par une embuscade rondement menée par les Italiens appuyés par l'aviation. Les Italiens ont fait preuve d'habileté manœuvrière et de sens tactique. Ils ont su exploiter les possibilités de collaboration avec l'aviation et ont démontré tout leur savoir-faire dans la guerre du désert. Le bilan pour les Britanniques est lourd, et Leclerc les autorise à se retirer de l'expédition. Ils lui conseillent de ne pas poursuivre vers Koufra ; c'est évidemment mal le connaître.

Le 2 février, cinq bombardiers moyens participent à un premier raid, détruisant un avion et un dépôt d'essence. Désormais, les Italiens savent qu'ils sont la

proie des FFL, dont la colonne arrive au puits Sarra, en Libye. Leclerc décide d'envoyer une reconnaissance vers Koufra et, en attendant le retour d'informations, renvoie le gros de sa colonne à Tekro.

Le 5 février, un détachement de 90 hommes, sous les ordres des capitaines Geoffroy et de Rennepont, part en reconnaissance de nuit vers Koufra. Au soir, le djebel d'El Zurgh, à 7 km au sud de l'oasis, est atteint. La nuit, les Italiens sont enfermés dans le fort : Leclerc saisit l'occasion de mener un raid contre le terrain d'aviation. Deux avions sont détruits. Les FFL se replient sous le feu de l'aviation ennemie alertée, venue des oasis voisines.

Le colonel Leclerc tire les leçons de cette première reconnaissance. Malgré leur organisation et la qualité de leur commandement, il est évident que les Italiens manquent de mordant. Pour Leclerc, la conquête de Koufra est possible malgré les difficultés surtout liées aux conditions climatiques et topographiques. Cette victoire serait précieuse dans le cadre de l'offensive menée par les Britanniques en Cyrénaïque et leur victoire à El Agheila.

Le désert libyque

Ce désert est constitué de vastes étendues de sable, mais aussi de fech-fech, sorte de couche de terre qui nécessite la construction de chemins en tôle ; de jef-jef, plateau désertique parsemé de pierre ; de hamada, haut plateau dénudé qui peut être parcouru à vitesse rapide. Ces différentes formes de « déserts » nécessitent de la part des hommes qui y combattent une farouche détermination et la capacité à s'orienter.

Dans ces conditions, les oasis libyens sont de véritables « bases aéronavales » à l'image d'une île du Pacifique.



Composition de la colonne Leclerc

État-major : 11 Européens et 7 tirailleurs, 1 Break Matford, 2 pick up Chevrolet, un véhicule Austin et 2 camions Bedford.

Compagnie portée du capitaine de Rennepont : 1 peloton de commandement (lieutenant Arnaud) et 2 pelotons de combat (capitaine Geoffroy), 88 hommes dans 23 camions Bedford.

Groupe nomade de l'Ennedi du capitaine Barboteu : 14 Européens et 96 indigènes, 1 pick up et 16 camions Matford.

Section de la 7e compagnie du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad (capitaine Florentin) : 9 Européens et 69 Sénégalais, 1 pick up et 8 camions Matford.

Section d'artillerie : 2 canons de 75 mm, modèle de montagne (lieutenant Ceccaldi), 1 pick up Dodge, 4 Laffly, 2 Matford.

Détachement d'automitralleuses (adjudant Detouche) : 2 automitralleuses Laffly et 1 camion Matford.

Services, dépannage, ambulance et ravitaillement.

Le 9 février, l'ensemble de la colonne se retrouve au puits Sarra. Compte tenu de son manque de moyens automobiles et de combattants, Leclerc, qui évalue la garnison de Koufra à 250 Italiens et 400 indigènes, décide d'alléger sa colonne : 100 Européens, 300 Africains, 26 fusils-mitrailleurs, deux canons de 37 mm, quatre mortiers de 81 mm et deux canons de 75 mm. Avec un matériel obsolète et réduit, Leclerc prend un risque face à des Italiens bien armés, mais il prévoit de pallier à ce déficit en armement par la mobilité et la manœuvre.

Harceler les Italiens

Le 16 février, au puits Sarra, Leclerc apprend que les Italiens se replient de Koufra. L'information est fautive, mais il ne souhaite pas uniquement prendre la citadelle : il veut combattre les Italiens avant leur retraite. Pour les intercepter, il décide d'engager les deux pelotons de combat de sa compagnie portée. Le 18 février, cette avant-garde est repérée par un avion italien. A la mi-journée, Leclerc et ses pelotons débordent

Le décompte du butin dans le fort El Tag, 1^{er} mars 1941. Les Italiens ont cru tout au long du siège que les Français étaient bien plus nombreux. Leclerc faisait notamment déplacer les armes automatiques pour tromper l'ennemi.



dent El Tag par l'est et le nord pour arriver à front renversé. Mais les Italiens ont précédé les Français et la *Sahariana* est en poste sur la face nord du fort. Ils bloquent la progression française. Un large débordement par la droite de Rennepont les oblige à retraiter vers le fort. Cependant, face au feu nourri des hommes de Rennepont, ils décident de rejoindre El Haouari, à l'ouest, poursuivis par les FFL. La force d'intervention d'El Tag est provisoirement rejetée.

Leclerc place Geoffroy en surveillance du fort dont les abords sont maintenant dégagés, mais la situation reste précaire, coincé entre la garnison et un retour possible de la *Sahariana*. Au matin du 19 février, sept avions italiens attaquent Geoffroy tandis que la *Sahariana* réapparaît et s'en prend à Rennepont. Là encore, Leclerc veut conserver son initiative. Il manœuvre en employant le « principe du débordement si bien appliqué par les Allemands en France » écrit-il.

Cinq de ses voitures fixent l'ennemi tandis que les autres débordent par le nord. Malgré leur infériorité numérique, les FFL repoussent définitivement la *Sahariana*, après deux heures de combat. L'esprit

Le canon de Koufra, un 75 mm de montagne Schneider 1919-1928. Seule pièce d'artillerie disponible, le canon est constamment déplacé pour une meilleure protection.

Collection lieutenant Ceccaldi.





L'intérieur du fort El Tag peu après sa capture par les Français, mars 1941.

d'initiative, l'imagination et la volonté ont permis à Leclerc d'éliminer la *Sahariana* au prix de faibles pertes (six blessés).

Il faut maintenant prendre le fort d'El Tag qui dispose d'un plan de feu bien aménagé. Le gros de la colonne est arrivé, cependant Leclerc décide de ne pas attaquer de vive force, mais de harceler le fort. Les mortiers de 81 mm sont placés à 1500 m d'El Tag et l'unique canon de 75 mm entreprend un bombardement méthodique de 20 à 30 coups par jour, modifiant sa position pour donner le change sur l'importance réelle de l'artillerie française. Des coups de main nocturnes entretiennent l'insécurité de la garnison commandée par le capitaine Colonna qui, n'espérant plus d'aide extérieure depuis la défaite d'El Agheila, n'attend qu'un prétexte pour se rendre avec les honneurs.

Après 10 jours de siège, le 28 février, un parlementaire italien vient demander les conditions de reddition. Le lendemain, un second officier entame une nouvelle négociation. C'en est trop pour Leclerc qui l'embarque dans un camion et pénètre dans le fort. Il ordonne au capitaine Colonna de réunir ses officiers. Après avoir flatté la résistance de ses adversaires,

appréciable : canons, mitrailleuses, armes légères, camions... Le bilan pour les Français est de 4 tués et 21 blessés.

Le 2 mars, à 8 h, une prise d'armes rassemble les Français. Le drapeau tricolore est hissé et le colonel Leclerc prononce son serment : « *Nous ne nous arrêterons que quand le drapeau français sera aussi sur Metz et Strasbourg* » (nom de sa promotion de l'école de Saint-Cyr).

La prise de Koufra est abondamment utilisée par la propagande FFL pour annoncer, notamment en France occupée et aux yeux des Britanniques, la première victoire de l'armée française depuis juin 1940. En réalité, face à des Italiens peu ardents au combat, c'est une victoire à bon compte pour Leclerc mais caractéristique de « l'esprit FFL » : son exploit réside avant tout dans sa capacité à faire face aux défis techniques et climatiques, à faire preuve d'imagination et d'audace et à mobiliser les maigres forces des FFL, là où les Britanniques n'avaient envoyé que des commandos pour des coups de main sans lendemain. C'est aussi un sérieux coup porté à l'empire italien, maillon le plus fragile de l'Axe Rome-Berlin. ■



La conquête de Koufra par les Italiens

En 1931, pour conquérir l'oasis de Koufra défendu par 500 guerriers senoussistes, le maréchal Graziani monte une gigantesque expédition saharienne de 7000 chameaux, 2700 conducteurs, des autos blindées, 300 camions, 20 avions, une section d'artillerie et 3200 soldats. « *C'est la plus grande opération saharienne jamais faite. Il s'agit d'un miracle technique d'organisation (...) Nous pouvons être orgueilleux d'affirmer notre supériorité absolue dans la campagne saharienne, modèle de conception, de prévoyance et de réalisation audacieuse* », écrit Graziani.

Dans l'intimité du Führer

Des milliers de pages ont été et continuent d'être écrites sur Hitler. Des centaines de biographies ont été publiées, avec plus ou moins de succès. Hitler est l'une des personnalités les plus productives en terme éditorial. Nous savons presque tout d'Adolf Hitler et en même temps, si peu de choses de sa vie privée. Car Hitler et ses complices ont construit un mythe autour du Führer, bien décrit par le célèbre historien Ian Kershaw. Ce mythe brouille les pistes de la connaissance et un abîme sépare le héros adulé par les foules du véritable individu.

Récemment, le journaliste américain Timothy Ryback a publié un ouvrage fascinant qui révolutionne notre approche de l'homme privé Hitler. Qualifié par la *Washington Post* de « meilleur livre historique de l'année 2008 », *Dans la bibliothèque d'Hitler* passe en revue les 16 000 ouvrages de la collection du Führer qui nous sont restés. L'auteur analyse les fonds et la pensée d'Hitler. En regardant de plus près ce que lisait réellement le dictateur (la bibliothèque « active », celle régulièrement visitée par son propriétaire), Ryback lève le voile sur une partie de sa personnalité.

Mais la vie du dictateur ne se résume pas à ses livres. Les relations qu'il entretenait avec les femmes constituent également un axe d'étude pertinent. Là encore, les idées les plus farfelues ont été avancées. Hitler, un dépravé sexuel ? Un être asexué ?

Axe & Alliés 18 vous propose un dossier sur l'intimité du Führer dans lequel nous vous présentons l'autre visage du dictateur. Notre premier article est consacré aux femmes qui ont compté dans sa vie. Elles furent nombreuses et toutes n'étaient pas des nazies fanatiques. Comprendre les relations qu'entretenait Hitler avec les femmes, c'est aussi comprendre la place de la femme dans la société allemande nationale-socialiste. De caractères divers, les femmes qui ont côtoyé le Führer ont occupé des places différentes dans sa vie. Il y a eu sa demi-nièce « Geli » Raubal et bien sûr Eva Braun, qui est devenue son épouse dans de funestes circonstances, mais d'autres ont joué un rôle important et notamment Magda Goebbels, longtemps « première dame » du Reich, dont les relations avec celui qu'elle adorait furent particulièrement ambiguës.

Beaucoup de ces femmes se sont croisées dans un lieu hautement symbolique : le Berghof. A la fois havre de paix perché sur les hauteurs des alpes bavaroises, face au somptueux Obersalzberg, cette résidence était aussi un lieu de travail, en fait la deuxième capitale du Reich. Notre deuxième article revient en détail sur la vie d'Hitler au Berghof, loin des projecteurs berlinois, dans ce lieu de repos où s'organisait une véritable cour autour du maître de l'Allemagne.

Enfin, notre troisième article revient sur la psychologie d'Hitler, sa formation, ses lectures, sa vision du monde et montre la déchéance d'un homme de plus en plus enfermé dans ses illusions et ses fantasmes. ■ **BL**



© Roger-Viollet

L'autre visage d'Adolf Hitler

Adolf Hitler et Eva Braun sur la terrasse du Berghof en 1941. C'est au cœur des alpes bavaroises, face à l'Obersalzberg, que le dictateur peut partager son temps libre avec sa maîtresse Eva Braun, dont l'existence n'est connue que par quelques intimes du Führer.



Bibliographie



A.P. van de Bovenkamp,
Der Berghof, Tosa Verlagsgesellschaft, 1997,



François Delpla,
Les tentatrices du diable. Hitler, la part des femmes, L'Archipel, 2005,



Joachim Fest,
Hitler, Tomes 1 & 2, Gallimard, 1973

Ian Kershaw, *Hitler*, Tomes 1 & 2, Flammarion, 1999,



Guido Knopp, *Les femmes d'Hitler*, Payot, 2004,

Werner Maser,
Adolf Hitler, Bublies Siegfried, 1997.





Hitler et les femmes

Eva, Geli et les autres

Par **Jean-Jacques LANGENDORF**

Historien, maître de recherches à l'Institut de stratégie comparée (Paris) et président de l'*Institut für vergleichende Taktik* (Wien-Leipzig). Membre de la Commission française d'histoire militaire et auteur de *La SS : un État dans l'État* et *Face à la guerre : l'armée et le peuple suisses* (avec Pierre Streit).

Les relations qu'Hitler a pu entretenir avec les femmes — au même titre d'ailleurs que d'autres personnages importants de l'histoire universelle — ont largement retenu l'attention des historiens et historiennes, qui se sont également posés des questions sur la nature de sa sexualité.

Jeunesse viennoise

De rares témoignages concernant son adolescence évoquent son amour pour une jeune fille blonde de Linz, Stefanie, à laquelle il n'osa d'ailleurs jamais adresser la parole mais à qui il fit parvenir une lettre dans laquelle il lui déclarait être étudiant, lui vouer une ardente admiration, et entendait l'épouser une fois ses études achevées. August Kubizek, l'ami des années viennoises, qui avait partagé en 1908 une chambre avec Hitler dans la capitale impériale, relate dans ses *Souvenirs*, en grande partie crédibles, la visite d'une « rue chaude », Hitler voulant s'informer sur l'« antre du péché ». Il racontera

« Eva Braun était bien habillée et préparée et j'ai noté sa manière naturelle et sans prétention. Elle ne ressemblait pas au type idéal de la jeune fille allemande que l'on pouvait voir sur les affiches du Bund Deutscher Mädel [Ligue des jeunes filles allemandes] ou dans les magazines féminins. Eva Braun n'était pas très grande mais avait une apparence distinguée ».

Traudl Junge,
dans la tanière du loup.

toutefois plus tard qu'il aimait fréquenter à Vienne de jolies femmes, respectables s'entend, ce que contredit l'assertion selon laquelle son entourage le tenait pour un original « qui fuyait la compagnie ».

Durant son époque munichoise, en 1913-1914, il ne semble pas avoir eu de fréquentations féminines. Pendant la journée, il peint et lit beaucoup, et le soir il discute politique avec son logeur. Tout cela n'exclut d'ailleurs pas le fait qu'il ait pu fréquenter des prostituées, mais il faut reconnaître que nous n'en savons rien.

Durant la Première Guerre aurait eu lieu un épisode particulier, aux conséquences controversées. Entre 1916 et 1917, si l'on en croit l'historien Werner Maser,

Hitler en visite sur le
bateau KDF-Robert Ley de
la Force par la Joie (*Kraft
durch Freude*) en compagnie
de Mme Ley en 1939. Hitler
est toujours entouré de
femmes. Veuves, femmes
mariées, divorcées ou
célibataires. Les épouses
des grands dignitaires
nazis sont également dans
l'entourage proche du
Führer : Magda Goebbels,
Mme Ley, Mme Speer...





Les célèbres sœurs Mitford, Diana et Unity (de gauche à droite), sont les filles du deuxième baron de Redesdale. Diana épouse Sir Mosley, fondateur du parti fasciste britannique. Unity adhère au NSDAP et devient une admiratrice d'Hitler. Les deux sœurs posent ici avec des SS en 1937.

il aurait eu une liaison, alors qu'il est stationné en Flandre, avec une Française, Charlotte Lobjoie, dont il aurait aussi peint le portrait. Elle lui aurait donné un fils, né en mars 1918, ce qu'elle avoua en 1951 sur son lit de mort. Cette thèse déclenchera dans les années 1970-1980 de vives controverses parmi les historiens, Maser maintenant jusqu'au bout avoir découvert en Jean-Marie Loret (1918-1985), vivant à Saint Quentin, le fils d'Hitler.

en 1934 pour y apprendre l'allemand et assister au congrès du parti. Début 1935, elle rencontre Hitler dans un restaurant de la ville. Lui-même est impressionné par cette splendide créature d'1 m 80, blonde comme les blés. Ils se verront souvent et longue-

Angela « Geli » Raubal est la demi-nièce d'Hitler. A partir de 1924, ils sont souvent vus ensemble. Elle le suit à Munich en 1929 lorsqu'il achète un luxueux appartement. Elle se suicide pour une raison inconnue en 1931.

Un homme entouré de femmes

Après la Première Guerre, de nombreuses femmes fréquenteront et admireront Hitler, alors qu'il se lance dans sa carrière d'agitateur politique. La liste en est impressionnante ; on y trouve des veuves, des femmes mariées, des divorcées et, bien entendu, des célibataires. Elles proviennent de la bonne bourgeoisie, de la petite et haute aristocratie, des milieux artistiques et financiers, mais aussi de milieux plus simples, comme par exemple la sœur du chauffeur d'Hitler. Parmi elles, il y a aussi une ancienne infirmière, Eleonore Bauer, nationale-socialiste et antisémite fanatique, qui s'est jointe en 1919 au corps franc *Oberland* où elle sera blessée, et qui prendra part au putsch de Hitler à Munich en novembre 1923. Mais il y a également des étrangères comme Martha Dodd, fille de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, admirateur des nazis et d'Hitler qu'elle fréquente ainsi que les « grands » du parti comme Goebbels, Goering et Himmler.

C'est toutefois Unity Valkyrie Mitford (un nom qui est tout un programme !), fille de lord Redesdale et belle-sœur du chef des fascistes britanniques Sir Oswald Mosley, qui mérite le plus d'être évoquée. Fascinée par le national-socialisme et par Hitler, comme sa sœur Diana (alors qu'une des six autres sœurs est communiste et participe à la guerre d'Espagne contre Franco), elle se rend à Munich



Archives photo P. Tiquet

Hans Baur, le pilote privé du dictateur, raconte

« Il m'est arrivé de parler de Hitler avec des femmes et des jeunes filles. Toutes étaient enthousiastes, fanatiques ou hystériques. Un soir, la conversation avec ma voisine de table tourna uniquement autour d'Hitler. Elle m'avoua qu'elle était amoureuse d'Hitler et craignait de ne pouvoir trouver un mari car elle comparait tous ses prétendants à Hitler et aucun ne lui ressemblait ».

ment, se retrouveront entre autres à l'Obersalzberg. Le 3 septembre 1939, en apprenant la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, Unity, qui ne supporte pas que « ses deux patries » se fassent la guerre, tente de se suicider dans un parc de la capitale bavaroise, laissant dans une enveloppe l'insigne spécial du parti qu'Hitler lui avait donné. La balle n'atteint pas le cerveau et elle survit. Hitler lui rend visite à l'hôpital et lui restitue l'insigne. Aussitôt, elle l'avale. « Je commence à avoir peur » déclare alors Hitler à son photographe qui l'accompagne. Elle mourra en 1948 en Angleterre, mais demeurera jusqu'à la fin fidèle à « son » Führer.



Archives photo P. Tiquet

Hitler exerce très tôt un pouvoir de fascination auprès des Allemands et surtout des Allemandes. Chaque voyage du Führer est l'occasion de mesurer sa popularité. Des foules de jeunes femmes en liesse l'acclament.

Notons que toutes ces femmes, dont certaines sont riches, soutiendront matériellement Hitler et son mouvement, soit par des dons, souvent importants, en argent, en bijoux, en œuvres d'art, ces derniers servant de garantie aux crédits bancaires obtenus par le parti. Helene Bechstein, belle fille d'un fameux fabricant de pianos, lui offrira même une luxueuse limousine. On peut affirmer que la plus grande partie des femmes allemandes ont été amoureuses « à distance » d'Hitler, du moins à l'époque de sa plus grande gloire.

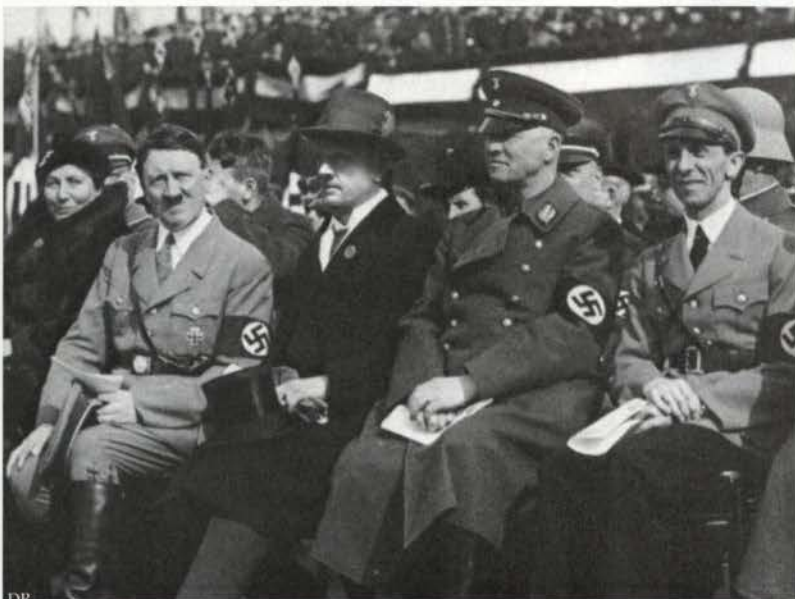
Le mystère Geli Raubal

Hitler a-t-il été amoureux dans son existence ? Pour répondre à cette question, il faut évoquer sa relation avec Angela Maria (« Geli ») Raubal, la fille de sa demi-sœur. Née en 1908, elle perd son père quand elle a deux ans. En 1923, Hitler devient son tuteur. En compagnie de sa mère, elle lui rend visite en 1924 à la prison de Landsberg, où il est incarcéré après sa tentative de putsch. Après sa libération, on le voit souvent en compagnie de Geli, fort jolie fille qui aime la brillante société dans laquelle se meut son demi-oncle et qui s'est lancée dans des études de médecine. Mais bientôt elle passera au chant, ses leçons privées

Margaret Speer, née Weber, épouse le célèbre architecte Albert Speer en 1928 à Berlin. Dès les années trente, elle et son mari fréquentent les milieux nazis et les réunions publiques d'Hitler. Elle sera tout au long de la guerre une proche du Führer.



Archives photo P. Tiquet



Hitler et Goebbels en compagnie de Winifred Wagner (à l'extrême gauche) au festival Wagner de Leipzig en 1934. Anglaise de naissance, Winifred Williams Klindworth épouse Siegfried Wagner, fils de Richard, en 1915. Elle adhère au NSDAP en 1929. A partir de 1930, elle dirige le célèbre Festival de Bayreuth pour en faire un temple du nazisme.

étant financées par « oncle Alf », comme elle appelle Hitler. Lorsque ce dernier s'installe en 1929 dans un vaste et luxueux appartement dans un quartier chic de Munich, elle le suit. C'est là que le 18 octobre 1931 elle se suicide avec un revolver, en l'absence de Hitler, alors en tournée électorale. De multiples hypothèses ont été formulées sur les causes de cette mort que rien ne laissait prévoir car la jeune fille était parfaitement épanouie. Était-elle enceinte d'Hitler ou de quelqu'un d'autre ? Avait-elle reconnu que son amour pour Hitler était impossible ? La jalousie l'avait-elle terrassée ? Une chose est certaine : ce dernier se montra profondément affecté par cette mort, frisant la dépression, et il n'oubliera jamais « sa » Geli.

D'autres femmes, à l'avenir, exerceront une fascination ou un pouvoir de séduction sur celui qui sera bientôt le « Führer ». Winifred Williams Klindworth,

anglaise d'origine, mais qui grandit en Allemagne, épouse en 1915 Siegfried Wagner, de 46 ans son aîné, l'unique fils de Richard Wagner que l'Europe, Allemagne en tête, considère comme un de ses plus grands compositeurs. A

partir de 1930, et jusqu'en 1945, elle règne en reine incontestée sur Bayreuth, le temple de la musique wagnérienne, et sur son festival. Elle rencontre Hitler pour la première fois en 1923, succombant, selon ses dires, à sa « prodigieuse attraction ». Entre 1933 et 1940, il sera son hôte pour la durée du festival. Hitler s'épanouit tout particulièrement dans ce milieu artistique — il se considère lui-même comme un créateur et un grand architecte. Etre accepté de plain pied par la famille du compositeur qu'il idolâtre et dont il a écouté sur disque jusqu'à 140 fois certains des opéras le transporte au septième ciel. La mort d'Hitler, la défaite de l'Allemagne, ne changeront rien aux convictions de Winifred. Dans une interview accordée 5 ans avant sa mort, en 1975, elle déclare que si Hitler devait revenir, elle l'accueillerait avec la même joie et la même fierté que jadis...

Hitler entouré d'admiratrices. Le pouvoir de fascination et de séduction qu'exerce Hitler est de l'avis de beaucoup de témoins, irrationnel !



La célèbre pilote allemande Anna Reitsch est titulaire de plus de 40 records sur différents types d'appareils. C'est elle qui pilote le premier avion à réaction, le fameux Messerschmitt Me 163 Komet. Sur cette photo, Hitler la décore de la Croix de fer première classe pour cet exploit.



Archives photo P. Tiquet

En 1942, Hitler a évoqué certaines des femmes qui l'ont fasciné, ce qui nous permet de mieux comprendre quel était son type : « Nous nous trouvions à Brême dans le Ratskeller. Une femme fit son entrée et là on a vraiment cru que l'Olympe était descendu sur terre ! Tout simplement rayonnante [...] Puis plus tard à Brunswick ! Je me suis fait ensuite d'amers reproches. Comme d'ailleurs tous les messieurs qui m'accompagnaient. Une blonde créature s'est précipitée vers ma voiture pour me remettre un bouquet de fleurs. Tout le monde a noté l'incident mais personne n'a eu l'idée de demander son adresse à la fille afin que je puisse lui envoyer un mot de remerciement. Elle était blonde et grande et magnifique ! »

Leni et Magda

Au début des années 1930, une ancienne danseuse née en 1902, devenue actrice et cinéaste, en même temps que sportive accomplie, s'enthousiasme à la lecture de *Mein Kampf*. En février 1932, alors qu'elle vient de réaliser son premier film — mais elle est déjà une actrice connue — elle va entendre l'auteur au Palais des Sports de Berlin et cette fois, c'est l'orateur qui la conquiert complètement. Elle lui écrit et, fin mai, la première rencontre à lieu entre Adolf Hitler

Munich, 1938. Hitler à la cérémonie d'ouverture d'une exposition sur l'art, avec la danseuse Manon Erfuler et la charmante comédienne Doris Krupsler.



Archives photo P. Tiquet

50^e anniversaire d'Hitler le 20 avril 1939. Les deux plus proches secrétaires d'Hitler félicitent leur Führer : Christa Schroeder et Gerda Daranowski. Elles suivront Hitler jusque dans le bunker avec une autre secrétaire très connue, Traudl Junge.



et Leni (Helena) Riefenstahl. Dès lors, leurs relations seront suivies et intenses. Ils font de longues promenades ensemble, ils ont d'interminables tête à tête dans lesquels Hitler se laisse parfois aller à des confidences mais, en l'occurrence, il est certain, du propre aveu de Leni, que les choses ne sont pas allées plus loin. Hitler fera d'elle la cinéaste du régime, dont elle célébrera les réalisations, entre autres dans des épopées comme le *Triomphe de la Volonté*, *Olympia* ou un film consacré à la gloire de la Wehrmacht.

Mentionnons encore Magda Goebbels, l'épouse du puissant ministre de la propagande, qui voue, comme son mari, une admiration éperdue à Hitler — les prénoms de ses six enfants commencent tous par un H en hommage au Führer — et qui jouera, dans la mesure où ce dernier n'est pas marié, le rôle de « première dame » du Reich lors des réceptions.

Il n'est pas facile de définir le type de femmes qui plaisaient à Hitler. Toutes celles que nous avons citées étaient grandes, avec une abondante poitrine. Mais elles n'avaient pas nécessairement des cheveux blonds et des yeux bleus, comme on l'a souvent affirmé. Hitler apprécie en tout cas la compagnie des jolies femmes et fait preuve d'un certain goût dans ce domaine, quelle que soit leur couleur de cheveux !



La première dame du Reich

Eva Braun, la femme qu'il épousera in extremis avant de se donner la mort, est probablement celle qui a le moins correspondu à son idéal féminin car pas très grande, blonde mais se teignant, avec peu de poitrine. Elle rencontre Hitler pour la première fois à Munich en 1929 chez son ami le photographe Heinrich Hoffmann. Alors âgée de 17 ans et tout juste sortie d'une école de bonnes sœurs, elle est heureuse de rencontrer le chef du mouvement car elle rêve de lui. Elle ne déplaît pas non plus à Hitler, qui l'invite de plus en plus fréquemment au restaurant, au cinéma, à l'opéra ou à des sorties à la campagne, bien qu'il soit alors lié à Geli Raubal, qui se doute évidemment de quelque chose. Après le suicide de cette dernière, Eva s'entend à consoler Hitler et à l'entourer encore plus qu'auparavant.

Début 1932, elle devient sa maîtresse. Désormais, elle est à lui pour la vie... et la mort. Elle a d'ailleurs l'intelligence de demeurer à l'arrière-plan, de s'effacer, de renoncer à jouer un rôle quelconque. Totalement apolitique, elle aime le cinéma, la danse, la musique légère. À part les intimes d'Hitler, la population allemande ne se doute pas de son existence. Elle n'apparaît jamais dans les réceptions officielles mais se distrait parfois avec le personnel et les officiers du Berghof, la résidence montagnarde d'Hitler. Après la guerre, différentes versions de son *Journal intime* ont circulé. Il s'agit de faux. La seule partie authentique

« Je ne désire plus qu'une chose, être gravement malade et ne plus rien savoir pour au moins huit jours. Pourquoi il ne m'arrive rien, pourquoi dois-je subir tout cela ? Je n'aurais jamais dû le rencontrer. Je suis désespérée. Maintenant, je m'achète de nouveau des somnifères ; je me trouve dans un demi-état de transe et je ne réfléchis plus tellement à tout cela. Pourquoi le diable ne vient-il pas me prendre ? Chez lui, c'est certainement mieux qu'ici ».

Eva Braun, 2 mars 1935.



Hitler au Berghof en compagnie de l'épouse du Gauleiter Forster, qui dirige la ville de Dantzig. Son mari sera exécuté en 1952 par un tribunal polonais pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

n'embrasse que quelques pages et s'étend de février à mai 1935. Ces lignes nous montrent une femme très seule, jalouse, qui souffre d'être délaissée par Hitler, ce qui la conduira d'ailleurs à deux tentatives de suicide.

Une vie amoureuse discrète

Certains historiens se sont posés la question de savoir jusqu'où étaient allées les relations d'Hitler avec toutes les femmes qui le courtoisaient et qu'il lui arrivait aussi de courtiser. La réponse n'est pas aisée dans la mesure où Hitler s'est toujours montré extrêmement discret sur sa vie amoureuse. A l'époque de son ascension, avant et après la prise du pouvoir, il a certainement eu des relations sexuelles avec certaines de ses admiratrices. Après la prise du pouvoir, désormais placé sous le feu des projecteurs, il prendra ses distances, tout en continuant à se montrer charmant et prévenant, aussi bien avec les dames de la haute société, les épouses des grands du parti ou, plus simplement, ses secrétaires. Après la guerre, les histoires les plus fantastiques circuleront sur le compte d'Hitler dans les récits populaires. Les folliculaires nous le montrent assoiffé de sexe ou, au contraire, impuissant. Un passage du *Journal* d'Eva Braun, mais également d'autres témoignages, règlent définitivement la question de la prétendue impuissance. Eva Braun écrit en mars 1935 : « Il a besoin de moi pour certaines choses. On ne peut faire autrement. Lorsqu'il dit qu'il m'aime, c'est seulement dans un tel instant. »

La femme qui a le plus compté pour Hitler : Eva Braun. Elle rencontre Hitler en 1929, alors qu'elle est assistante d'Heinrich Hoffmann, le photographe officiel d'Hitler. Leur amour sera sincère tout au long de la guerre et jusque dans les derniers jours. Elle épouse le Führer et devient Eva Hitler avant leur double suicide.

Bien que recherchant la compagnie de belles et élégantes femmes, Hitler les considère toutefois comme des êtres de second rang, « productrices » d'enfants et gardiennes du foyer. « L'univers de l'homme est vaste, déclare-t-il en 1943, comparé à celui de la femme. Le monde de la femme, c'est l'homme. Elle ne pense qu'épisodiquement à autre chose. La femme aime plus profondément que l'homme. Pour elle, l'esprit ne joue aucun rôle ». Il en découle qu'à ses yeux la femme ne doit au grand jamais se mêler de politique et encore moins de questions militaires, idée qui lui est proprement insupportable. D'ailleurs le « Hitler stratège » bannira de ses quartiers généraux toute présence féminine. ■





La vie d'Hitler au Berghof

Deuxième capitale du Reich

Par **Jean-Jacques LANGENDORF**

En 1923, Hitler se rend de Munich à Berchtesgaden pour rencontrer son mentor, Dietrich Eckart, co-fondateur du parti national-socialiste en 1919 et rédacteur en chef du *Völkischer Beobachter*, le journal du parti. Recherché pour avoir tenu des propos injurieux à l'égard du président du Reich Friedrich Ebert, Eckart s'y cache pour échapper à un mandat d'amener. Sur place, Hitler est immédiatement séduit par la beauté du site, que certains poètes locaux considèrent comme « le plus beau du monde ».

La séduction de la Haute Bavière

Effectivement, une majesté bucolique émane de ces montagnes de Haute Bavière, de ces lacs aux eaux pures dans lesquels se reflètent les cimes alpestres. Hitler ne tardera pas à y revenir, louant des chambres dans diverses pensions sous un faux nom avant de s'installer, à partir de 1928, dans les quatre pièces de la « Haus Wachenfeld » louée pour la coquette somme de 100 RM à la veuve d'un industriel du nord

Situé au cœur des Alpes bavaroises, le Berghof va jouer plusieurs rôles. Lieu de repos, lieu de travail, résidence d'accueil des hôtes de marque, le Berghof s'impose comme la deuxième capitale du Reich et un lieu très apprécié d'Hitler et d'Eva Braun.

de l'Allemagne qui avait fait construire ce chalet en 1917. En 1932, en renouvelant le contrat de location, il s'assure également une préemption sur l'achat de la maison qu'il réalise l'année suivante, en payant avec les revenus que lui assurent la vente de *Mein Kampf*, dont il a d'ailleurs dicté la deuxième partie à Berchtesgaden. Hitler fait de fréquents séjours à la « Haus Wachenfeld ». Il y passe quinze jours en mars 1928, et par la suite de nombreuses fins de semaine. Jusqu'en 1936, c'est Angela, la demi-sœur d'Hitler, et mère de Geli Raubal, qui gérera la maison jusqu'à ce qu'Eva Braun assume cette responsabilité.

De l'avis de ses contemporains, Hitler affectionne particulièrement sa chienne. De nombreuses photos, notamment prises par Heinrich Hoffmann, montrent le Führer jouant ou se promenant avec Blondi, comme cette image prise en janvier 1942 sur la terrasse du Berghof. Devenu paranoïaque et craignant qu'Himmler lui ait fourni de fausses capsules empoisonnées, le Führer fera tester le cyanure sur son berger allemand avant de se suicider en avril 1945.





C'est grâce aux revenus que lui procure son ouvrage *Mein Kampf*, écrit en prison, qu'Hitler achète la « Haus Wachenfeld » au Berghof. La deuxième partie de l'ouvrage a été dictée à Berchtesgaden.

un rôle essentiel dans la réalisation de l'architecture intérieure. Le style même de cet imposant ensemble est, d'une certaine façon, révélateur du caractère d'Hitler. Il a voulu à la fois un bâtiment qui ne détonne pas dans la majestueuse nature, construit dans un style bavarois rustique et simple — il rejette résolument les ornements du baroque, si chers à l'Allemagne méridionale — mais en même temps noble et impressionnant, se situant dans sa modernité, résolument à l'opposé des constructions de Louis II de Bavière. Au fond, à travers cette construction, Hitler entend montrer qu'il est attaché au pays, mais que sa demeure est aussi digne du maître d'un immense empire.

L'aménagement intérieur n'a rien de celui qu'aurait choisi un nouveau riche. Les boiseries dominent, les meubles modernes sont d'un style sobre, les parquets sont recouverts de splendides tapis d'Orient, des tableaux anciens ou des gobelins soigneusement

Des travaux pharaoniques

Hitler va faire progressivement agrandir la maison. Mais à partir de 1936, en employant des maîtres d'œuvre et des ouvriers allemands, italiens, tchèques et polonais, il entreprend d'importants travaux, tout en conservant le noyau de l'ancienne maison. Les plans sont l'œuvre de l'architecte Alois Degano, apprécié de son « collègue » Hitler, qui le supervise et qui joue



© Life

Très belle vue du Berghof avec les Alpes bavaroises à l'arrière-plan. L'entrée principale se situe de l'autre côté de la maison d'Hitler, en contrebas. Elle est gardée en permanence par la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, la garde personnelle du Führer. Toutes les terres environnantes sont déclarées « région réservée du Führer ». La décoration du Berghof est rustique dans un style bavarois. Les boiseries sont accompagnées de tapis d'Orient.



Hitler et les fumeurs

L'historien Werner Maser, reproduit le récit de Gretl Braun, la sœur d'Eva : « Max Schmeling, Albert Speer, Joseph Goebbels et Ilse Braun fumaient tout en jouant aux cartes après que le Führer se fut retiré. Lorsqu'il revint inopinément, les cigarettes disparurent. Ilse Braun s'assit sur le cendrier, dans lequel elle avait déposé sa cigarette allumée, ce qui n'avait pas échappé à Hitler. Il se campa à ses côtés et se fit expliquer dans les plus grands détails les règles du jeu de cartes puis s'en alla. Le lendemain matin Eva Braun lui demanda comment allait la brûlure sur son derrière ».

sélectionnés, et en petit nombre, ornent les murs. Parmi eux, la célèbre *Madone* de Dürer, un artiste qui incarne aux yeux d'Hitler la quintessence de l'art germanique. Bref, l'ensemble est aménagé avec goût, certes d'une manière imposante mais sans cliquant inutile et sans effets de bas étage. Partout les couleurs vives dominent et la lumière pénètre à flot par les vastes fenêtres. Le rez-de-chaussée du bâtiment s'ouvre sur une vaste terrasse où les hôtes du maître des lieux ont le droit de fumer, uniquement en son absence, car Hitler est un non fumeur invétéré et ne tolère pas la moindre cigarette en sa présence.

Hitler et sa future femme Eva Braun. C'est ici que la maîtresse du Führer peut vivre plus librement, à l'écart de ses concitoyens, des moments de détente avec ses invités et amis ou avec Hitler. Elle a laissé de nombreux films tournés en couleur qui en témoignent.

Le cœur du Berghof

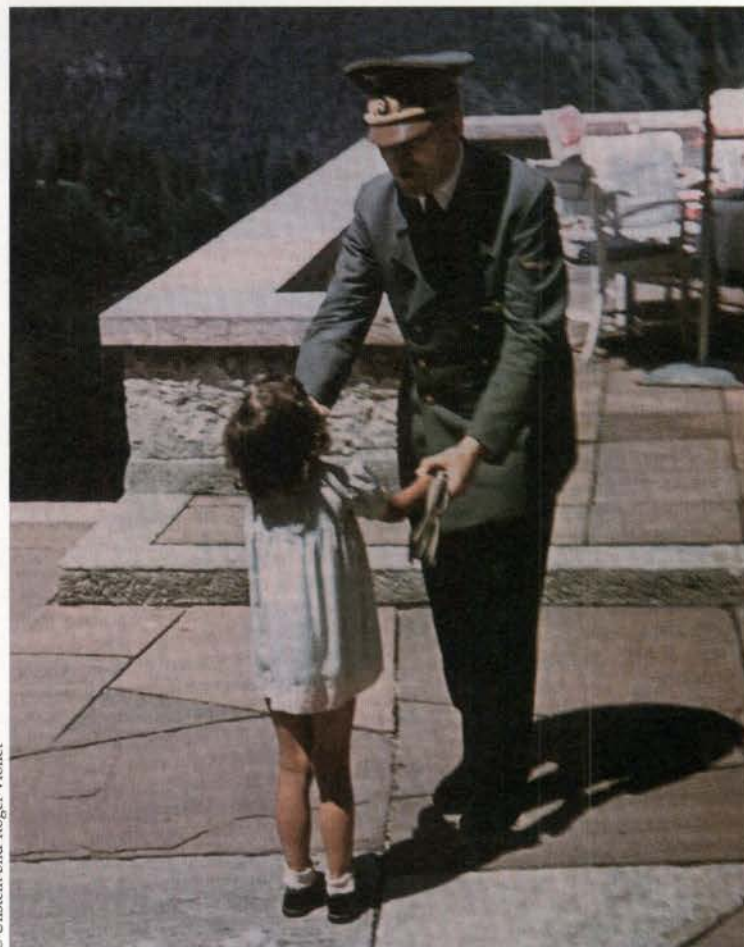
Toutefois, ce qu'on a surtout retenu de l'architecture du Berghof, c'est la vaste pièce lambrissée, au sol de marbre rouge, avec son immense fenêtre coulissante mue par un moteur électrique, ses lustres flamands, ses gobelins, sa table de marbre noir, sa mappemonde, son piano à queue, son salon légèrement surélevé et sa cheminée, cadeau de Mussolini. Un meuble dissimule un pick-up et l'intégrale de Wagner sur disques. Du bureau du Führer, avec sa grande lampe, sa bibliothèque murale et ses quelques tableaux de maître, se dégage une impression de confortable élégance. A ces salles d'apparat s'ajoutent encore les quatorze chambres d'hôte, sans parler d'une partie utilitaire abritant les bureaux de la chancellerie, deux cabinets dentaires, une infirmerie, une pouponnière — pour les enfants des hôtes, entre autres ceux de Goebbels — un garage, une caserne pour le « groupe de protection SS » du



L'arrivée au Berghof, mars 1941

Jacques Benoist-Méchin, haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères qui accompagnait l'amiral Darlan lors de sa visite à Hitler, nous a laissé la description suivante :

« La route qui conduisait de Salzbourg à Berchtesgaden ne cessait de monter, et plus elle montait, plus la vallée semblait s'élargir. La brume, très épaisse le matin, commençait à se dissiper et, bien que le ciel demeurât gris, on distinguait à présent le sommet des montagnes qui formaient autour de nous un cirque majestueux. De longues écharpes de brume s'accrochaient encore aux rochers. L'ampleur du décor, la rumeur d'innombrables chutes d'eau que l'on ne voyait pas, mais dont le grondement nous parvenait à travers le brouillard, les nuées déchiquetées que le vent entraînait à la dérive, tantôt sous nos pieds et tantôt au-dessus de nos têtes, donnaient au paysage un caractère hautement romantique. La route montait, montait toujours. A un tournant nous croisâmes une file de Mercedes noires qui descendaient à vive allure vers Salzbourg. Nous eûmes juste le temps de reconnaître au passage le maréchal Goering et quelques officiers de son état-major. Cinq cents mètres plus loin, une autre automobile nous croisa à toute vitesse. M. Strack, du Service du Protocole, qui était assis à côté de moi, me demanda si j'avais vu Himmler. Il était accompagné par plusieurs généraux de S.S.[...] Notre file de voiture dépassa une grille, à droite et à gauche de laquelle étaient posées deux sentinelles puis une sorte de blockhaus en béton, gardé par d'autres sentinelles appartenant à la Leibstandarte Adolf Hitler. Enfin nous débouchâmes sur un large terre-plein couvert de gravier. Les voitures ralentirent et s'arrêtèrent au bas d'un escalier qui donnait accès au Berghof. Nous étions arrivés ».



© Ullstein bild-Roger-Viollet

Hitler est souvent photographié avec des enfants pour les besoins de la propagande. L'image du chef de guerre conquérant, de l'homme politique ferme et intransigeant est contrebalancée par celle d'un homme faisant preuve de tendresse. Cette mise en scène connaît un grand succès auprès de la gente féminine !

Führer, différents bunkers et une installation pour produire du brouillard artificiel destiné à masquer le Berghof en cas d'attaque aérienne. Afin qu'Hitler puisse jouir d'une parfaite solitude, et pour mieux assurer sa sécurité, toute la zone va être déclarée « Führersperrgebiet », « région réservée au Führer ». Les terrains agricoles et les fermes des paysans des alentours seront rachetés à un prix correct mais sans qu'ils puissent s'y opposer. Un photographe qui n'est pas d'accord avec la somme proposée sera envoyé au camp de concentration de Dachau pour deux ans. La présence du « maître du Reich » va évidemment attirer les grands du régime dans les alentours du Berghof, Bormann, Goering ou Speer s'y faisant construire de belles résidences, dans le style local.

A côté du Berghof, il convient encore de citer le Kehlsteinhaus, bâtiment juché

Hermann Göring, ami d'Hitler et numéro deux du régime, se fait lui aussi construire une villa près du Berghof (photo). Il n'est pas le seul. Les dignitaires les plus importants du III^e Reich ont tous une maison près de Berchtesgaden.

Le personnel du Berghof est composé d'une trentaine d'employés dont Gerda Christian (photo) qu'Hitler appelle « Dara ». Elle fera partie des derniers fidèles qui suivront le Führer dans le bunker à Berlin et échappera aux Russes avec son amie Traudl Junge.

au sommet de l'abrupte montagne du Kehlstein, à 1820 m d'altitude. Il s'agit d'un cadeau du parti national-socialiste fait à Hitler pour son cinquantième anniversaire, qui fut construit en 1937 et 1938 et qui coûta l'équivalent de 150 millions de nos euros ! Un couloir de 124 m, aménagé dans la montagne, donne accès à un ascenseur qui monte à 124 m également. L'ensemble, aujourd'hui transformé en restaurant, avait été luxueusement aménagé. Toutefois Hitler, qui estimait que l'ascenseur n'était pas assez sûr, ne s'y rendit que rarement, essentiellement pour accompagner des hôtes de marque, comme l'ambassadeur de France François Poncet, littéralement sidéré par la vue qui s'offrait à lui depuis ce véritable nid d'aigle.

Le Berghof, deuxième capitale du Reich

Le Berghof va véritablement devenir la seconde Chancellerie du Reich durant les nombreux séjours qu'y fera Hitler ; il est alors également désigné comme « quartier général du Führer ». Des conférences importantes s'y déroulent, qu'il s'agisse de traiter de problèmes politiques, économiques, militaires et, surtout, de définir le destin de l'Europe. Enumérons quelques hôtes illustres et constatons en même temps que lors de ses séjours au Berghof, Hitler n'avait pas le loisir de chômer : le comte Ciano, ministre italien des Affaires étrangères et beau fils de Mussolini, la princesse Marie José, épouse du prince Umberto d'Italie, le roi Léopold III de Belgique, Knut Hamsun, le lauréat norvégien du prix Nobel de littérature, le roi Boris de Bulgarie, les ministres des Affaires étrangères de Yougoslavie et d'Espagne, le chancelier de l'Echiquier Lord Halifax, l'ancien premier ministre britannique Lloyd George et, non des moindres, le duc et la duchesse de Windsor qui, après leur visite, adressent à leur hôte, en allemand, les lignes suivantes : « *Nous vous remercions particulièrement pour les belles heures que nous avons passées avec vous à l'Obersalzberg* ».

Parmi ses illustres visiteurs (et nous ne les avons pas tous mentionnés) figure, en mars 1941, l'amiral



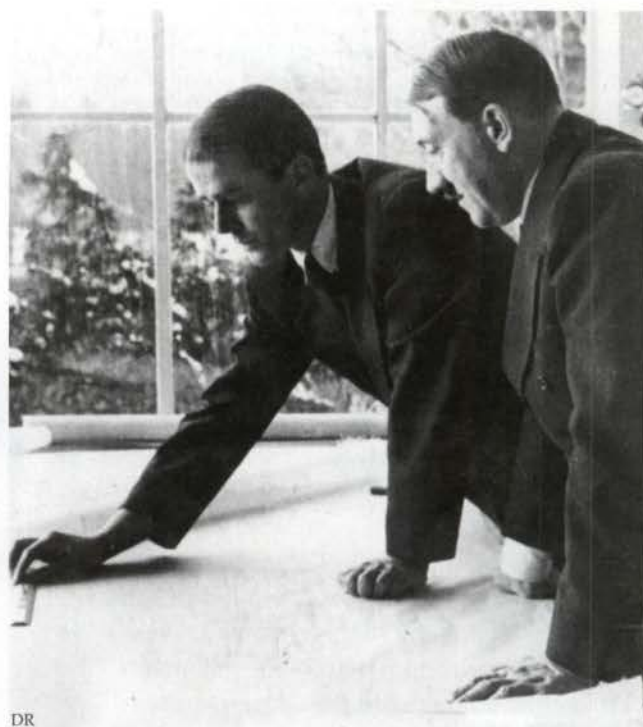
L'architecte d'Hitler, Albert Speer, en compagnie du Führer au Berghof. Les deux hommes partagent la même passion pour l'architecture. C'est notamment en Bavière, qu'ils tracent les plans de la nouvelle capitale du Reich : Germania.



de la flotte Darlan, accompagné par Jacques Benoist-Méchin, également historien de l'armée allemande, qui nous a laissé une description de son arrivée au Berghof et de son entrevue avec Hitler.

Le quotidien de Hitler au Berghof

Partant soit de Berlin, soit de son Q.G. de Prusse orientale, Hitler se rendait toujours en avion jusqu'à l'aérodrome de Feldafing qui lui était exclusivement réservé, où l'attendaient des Mercedes qui l'amenaient jusqu'au Berghof, la population massée sur sa route lui faisant un chaleureux accueil. Dire qu'il y venait pour se reposer serait beaucoup s'avancer. Il y étudiait des dossiers, conférait avec ses généraux, ses ministres, les responsables du parti et de la SS, écoutait de la musique, lisait ou feuilletait des ouvrages dans la bibliothèque ou se faisait passer un film, lui qui avait toujours été un grand amateur de cinéma. Lorsque le temps le permettait, il aimait à s'installer sur la vaste terrasse, à jouer avec son berger allemand « Blondi », ce qu'il considérait comme sa meilleure détente, ou avec les scottish-terriers noirs qu'il avait offerts à Eva Braun. Parfois, il se lançait, canne en main, dans des randonnées plus impor-



Le Berghof s'impose très vite comme la deuxième capitale du Reich. Hitler y reçoit des invités de marque comme Lloyd George, ex-Premier ministre britannique, le roi Boris de Bulgarie ou encore le duc de Windsor et son épouse Wallis Simpson, créant un scandale outre Manche !

tantes. Il aimait aussi s'entourer des jeunes enfants de ses hôtes et jouer avec eux à l'oncle bienveillant. Sa tenue se signalait par sa simplicité. Il endossait soit une veste blanche ou feldgrau, de coupe militaire, avec pour toute décoration sa Croix de fer de première classe, soit un costume bourgeois très sobre, complété par un chapeau mou qui le faisait ressembler à un retraité aisé. Il portait toujours une cravate.

Le Berghof s'amuse

Grâce aux films en 16 mm tournés par Eva Braun, nous pouvons revivre les scènes de cette idylle bourgeoise, les pitreries de certains invités, les pas de danse esquissés, la familiarité d'Eva Braun avec certains aides de camp, en l'absence du Führer bien entendu. Il arrivait aussi à ce dernier de participer à des fêtes et des réceptions : le 31 décembre 1938, par exemple, il invite une trentaine de personnes. Parmi elles, le champion du monde de boxe Max Schmelling, son épouse la vedette tchèque de cinéma Anny Ondra, les amies et la soeur d'Eva Braun, l'intendant Kannenberg, très apprécié pour ses talents de joueur d'accordéon et d'amuseur, sa secrétaire, ses aides de camp, etc. En règle générale, Hitler se montrait parfaitement affable avec ses hôtes étrangers, qui souvent s'étonnaient de trouver un interlocuteur aussi courtois et aussi bien informé des problèmes qu'ils lui exposaient. Le soir, qui était son heure privilégiée, il



Lieu de repos, le Berghof est aussi un lieu de travail où Hitler reçoit ses ministres et les officiers de la Wehrmacht ou de la Waffen-SS. Ici, le Führer est en discussion avec l'Obersturmbannführer SS Fritz Dargatzidis de la division Wiking.

aimait réunir autour de lui ses proches pour se lancer dans d'interminables digressions qui l'amenaient fort avant dans la nuit. Il se retirait alors à l'étage supérieur du Berghof, qui lui était réservé exclusivement ainsi qu'à Eva Braun. Il trouvait le repos dans une chambre simplement meublée, contiguë à celle de sa maîtresse. Il se levait toujours fort tard, vers midi.

Le personnel du Berghof

Une trentaine de personnes environ étaient employées au Berghof. On y trouvait une gouvernante, deux cuisinières parfois assistées par Eva Braun, un couple qui s'occupait de l'administration du domaine, un intendant, ancien cuisinier et propriétaire de restaurants, une secrétaire, quatre valets attachés à la personne du Führer, trois femmes de chambre pour Eva Braun, des gardes du corps ainsi que du personnel subalterne. Inutile de dire que parmi toutes ces personnes les intrigues, les jalousies,

l'arrivisme, les ragots, étaient monnaie courante mais, en règle générale, la rumeur de ces tensions ne parvenait pas aux oreilles d'Hitler.

Des SS en veste blanche assuraient le service de table. On présentait à Hitler des mets végétariens et diététiques, selon les règles établies par le Dr Morell, le médecin personnel du dictateur, mais les hôtes n'étaient pas astreints à ce régime. Hitler ne buvait pas d'alcool et si les caves du Berghof contenaient une grande quantité de bouteilles d'eau minérale, elles offraient aussi un choix impressionnant de vins de qualité et de champagne.

Le 14 juillet 1944, Hitler quitta définitivement le Berghof pour gagner son quartier général de Prusse orientale où, quelques jours plus tard, il devait échapper de justesse à la bombe du comte von Stauffenberg. Le 25 avril 1945, 1300 bombardiers britanniques *Lancaster* bombardent le Berghof et l'endommagent, puis les SS qui se retirent l'incendient partiellement, la population ainsi que les troupes d'occupation pillant ce qui restait à piller. Aujourd'hui, si le Kehlsteinhaus existe toujours, transformé en restaurant, il ne reste plus rien du Berghof, dont les ruines ont été dynamitées en 1952. ■



Les ruines du Berghof, arrosé par l'aviation britannique en avril 1945 avant d'être incendié par les SS puis pillé.



La psychologie d'Hitler

La fin d'une légende

Par **Jean-Jacques LANGENDORF**

« Les douze années durant lesquelles Hitler a été au pouvoir ont changé l'Allemagne, l'Europe et le monde. Il fait partie de ces rares individus dont on peu dire avec certitude que sans eux, le cours de l'histoire aurait été différent ».

Ian Kershaw,
Hitler, 1889-1936, Hubris.

Dans les premières années de l'après Seconde Guerre mondiale, les ouvrages consacrés à Hitler ne se privaient pas de le qualifier de monstre, de dément et de démon, d'hystérique, d'imbécile, de bête primitive surgie de la profondeur des forêts teutoniques. C'était d'ailleurs là un sort qu'il partageait avec Napoléon, copieusement insulté sous la Restauration. Mais progressivement, l'optique se modifia et les historiens, prenant leurs distances, tentèrent de mieux comprendre ce personnage qui avait embrasé l'Europe et entraîné la destruction de son pays. En 1973, Alain Decaux écrivait : *« C'en est bien fini de la légende d'un Hitler médiocre dont on nous a abreuvé un peu légèrement avant, pendant et après la guerre. Ne craignons pas de le dire : Hitler fut le contraire de la médiocrité. A maints égards, on peut voir en lui un homme de génie. Malheureusement, il y a des génies néfastes. Hitler était de ceux-là ».*

Tout génie, du bien comme du mal, implique une personnalité complexe, dont le décryptage n'est guère aisé. Toutefois, les travaux d'historiens-biographes comme Werner Maser, Marlies Steiner, Joachim Fest, Ian Kershaw, Brigitte Hamann, nous permettent de nous faire une idée plus juste de la psychologie et du caractère de ce personnage.

Un artiste ?

Thomas Mann, l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle allemand et adversaire décidé du dictateur, pensait qu'il fallait d'abord considérer ce dernier comme un artiste, un bohème, avec tous ce que ces mots impliquent de sensibilité, de velléité et de laisser-aller. Cette appréciation est certainement exacte, mais seulement pour les débuts de son existence. Lorsqu'Hitler se présente à Vienne en 1907 à l'examen de l'Académie des Beaux-Arts, il est convaincu que sa voie est toute tracée : il deviendra un grand peintre. Le fait qu'il échoue à l'examen (seuls 28 candidats ayant été admis sur 113) et qu'il ne peut entrer à l'école d'architecture parce qu'il ne possède pas de baccalauréat ne désarçonne pas l'orphelin, qui vient de perdre sa mère, son père étant mort en 1903 alors qu'il avait quatorze ans. Il se proclame

Février 1939. Hitler lors d'une réception organisée à la chancellerie. La personnalité d'Hitler semble complexe et difficile à appréhender. Il existe un fossé entre le véritable Adolf Hitler et le héros adulé par l'Allemagne à partir de 1933. Hitler lui-même a entretenu ce mythe en électrisant les foules, en les menant là où il le souhaitait.



Hitler et les arts

Le 26 janvier 1942, dans son quartier général de Prusse orientale, Hitler déclare : « C'est contre ma volonté que je suis devenu un homme politique. La politique n'a été pour moi qu'un moyen d'atteindre mon but. Il y a des gens qui pensent qu'il me sera dur de n'être plus actif comme maintenant. Non ! Cela sera le plus beau jour de ma vie quand je quitterai la vie politique, laissant derrière moi tous les soucis, toutes les peines, tous les ennuis. C'est ce que je ferai dès que la guerre sera finie et que j'aurai achevé ma tâche politique. D'ici cinq à dix ans, j'aimerais rassembler mes pensées et les mettre sur le papier. Les guerres viennent et s'en vont. Ce qui reste, ce sont uniquement les valeurs culturelles. C'est ce qui explique mon amour pour l'art. La musique et l'architecture ne sont-elles pas les forces qui indiquent la voie à l'homme de l'avenir ».



Dessin d'Hitler (non identifié ni daté). Passionné par les arts et la peinture, Hitler est particulièrement affecté par son échec aux Beaux-Arts de Vienne. Tout au long de sa vie, il s'intéressera à l'art (allemand) sous toutes ses formes mais particulièrement à l'architecture. Ses projets démentiels et irréalisables de nouvelle capitale du Reich (Germania) en témoignent.

froidement « peintre académique », c'est-à-dire peintre ayant étudié à l'Académie des Beaux-Arts. Ses aquarelles, ses cartes postales — qui reproduisent souvent des motifs architecturaux — se vendent bien. D'ailleurs, sa situation économique est bien meilleure qu'il ne l'a laissé entendre dans *Mein Kampf* et que l'ont souligné de trop nombreux historiens. Dans son livre, il déclare que c'est à Vienne que s'est constitué « le fondement de granit » sur lequel il a assis sa vision du monde et son idéologie. Mais il ne dit pas qu'il s'agissait d'une vision du monde négative. Il ressent en effet la capitale impériale et sa population multiethnique comme une ennemie qui le repousse, incapable de reconnaître son originalité et son génie, lui qui ne cesse de proclamer qu'il est porteur d'un immense projet, sans pouvoir encore le définir. Mais il considère également ce refus comme une école d'endurcissement.

Le bonheur munichois

En mai 1913, Hitler s'installe à Munich, entre autres pour échapper à la conscription, non par pacifisme ou antimilitarisme, mais parce qu'il estime que l'armée impériale-royale est pourrie de l'intérieur, on pourrait presque dire : indigne de lui, comme l'est d'ailleurs l'Autriche. « Qui ne connaît pas Munich, ne connaît pas l'Allemagne » a-t-il déclaré un jour, et il est vrai que la ville, avec ses musées, son opéra, ses théâtres, son imposante architecture, a exercé un effet décisif sur lui. A cela s'ajoute le fait qu'il s'entend à merveille avec son logeur Josef Popp, un homme cultivé, qui s'est frotté au monde et qui se passionne pour la politique. En outre, la rente de 100 RM qui lui est versée mensuellement (salaire d'un employé de banque :



Alois Schicklgruber, devenu Alois Hitler en 1877. Hitler grandit entre la sévérité d'un père fonctionnaire zélé de l'empire autrichien qui l'incline toute sa vie à suivre ses traces, et l'amour immodéré de sa mère qui le laisse libre de ses choix. De nombreux psychanalystes se sont penchés sur le « cas Hitler » en analysant ses relations avec ses parents, sans vraiment trouver de réponse sérieuse.



Hitler est un grand lecteur. Il lit à peu près tout : journaux, romans, livres d'histoire et récits de guerre. Cervantès, Harriet Beecher Stowe, Nietzsche, Shakespeare... 16 000 ouvrages constituent sa bibliothèque.

Frédéric de Hohenstaufen par Ernst Kantorowicz, pourtant un juif qui avait émigré. Toutefois, Hitler ne fait jamais la synthèse de ces vastes lectures. Il n'en retient que ce qui lui convient et rejette tout ce qui le contrarie, ou dément sa

70 RM) lui permet de s'adonner à ses loisirs favoris, en tête la lecture, la musique, le théâtre, la lecture de nombreux journaux.

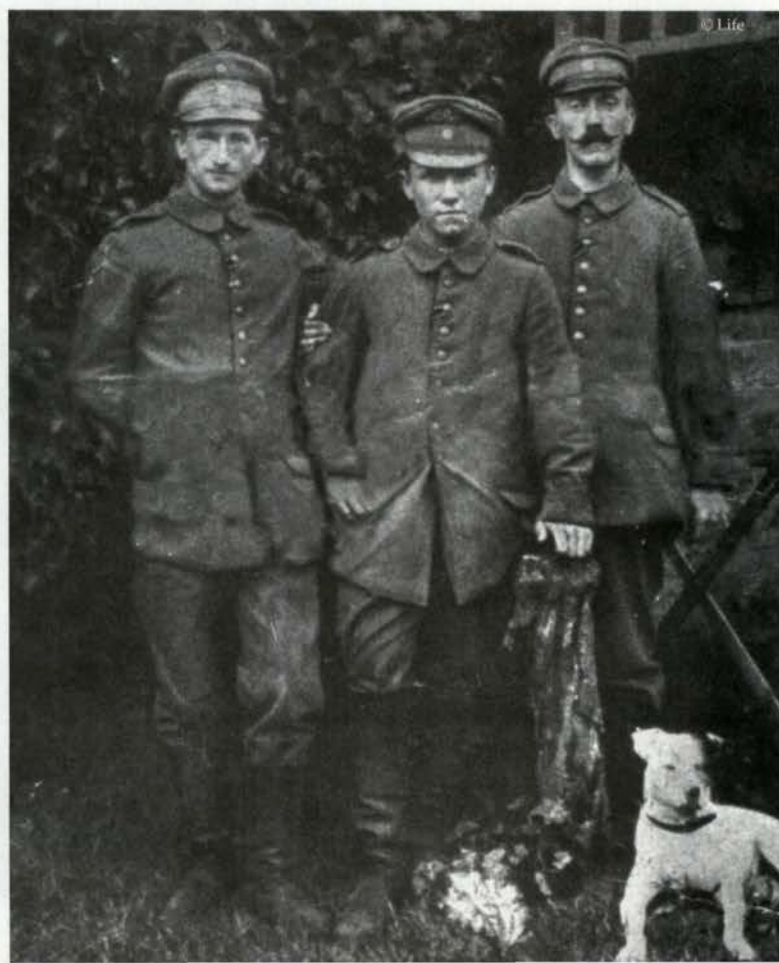
La passion de la lecture

Kubizek, son ami de jeunesse, a affirmé qu'il ne pouvait imaginer Hitler sans un livre. Et, effectivement, vers la fin de sa vie, il en possèdera plus de 16 000, déposés dans diverses bibliothèques dont celle du Berghof. Il ne fut jamais un lecteur systématique qui aurait cherché à approfondir un sujet en accumulant le maximum de documentation. Il lit l'Ancien Testament, qu'il connaît parfaitement, les Grecs et les Latins, en traduction, les classiques comme Cervantès, Shakespeare (qu'il préfère à Goethe), Swift ou Defoe. En ce qui concerne la littérature allemande, il a presque tout lu. Il montre également une préférence marquée pour les romans d'aventure de Karl May ou le *Max et Moritz* de Wilhelm Busch. Mais il se concentre tout particulièrement sur des ouvrages historiques, politiques et militaires, dont Clausewitz. Parmi les philosophes, il apprécie surtout Schopenhauer et Nietzsche, mais se penche aussi sur des livres à teinte antisémite, comme *Les fondements du XIX^e siècle* de Huston Steward Chamberlain ou *Le Juif international* de Henry Ford. Lorsqu'il sera maître de l'Allemagne, il sera contraint de restreindre ses lectures, à son plus grand dam, par manque de temps, mais on sait que même pendant la guerre, Hitler a trouvé un moment pour se plonger dans *L'héritage germanique en Wallonie et en France*, dans une *Histoire de la Hanse*, dans les *Discours* de l'empereur Guillaume II, dans la biographie de

vision des choses. Comme il possède une mémoire quasiment infaillible, il est parvenu à se constituer un immense fonds de connaissances hétéroclites qu'il aime utiliser, souvent avec jubilation, pour impressionner ou confondre ses interlocuteurs. Dans les domaines techniques militaires, qu'il s'agisse de chars, d'avions ou de navires, ses connaissances sont véritablement encyclopédiques et rarement prises en défaut.

La guerre formatrice

Lorsque la guerre éclate en août 1914, il s'engage volontairement dans un régiment d'artillerie bavarois (tout en étant Autrichien) et, en octobre, il est envoyé



Le jeune caporal Adolf Hitler (à droite) décoré de la Croix de fer de première classe, décoration qu'il portera tout au long de sa vie avec la médaille des blessés. De l'avis de ses contemporains, Hitler est un soldat courageux et n'hésitant pas à braver le danger. Il est aussi décrit comme un camarade ennuyeux, aimant peu les moments festifs.



La dimension sociale du discours national-socialiste est très forte. Hitler commande à Ferdinand Porsche une voiture bon marché pour les Allemands : la firme Volkswagen (voiture du peuple) produit la célèbre « Coccinelle », qui séduit encore de nos jours les collectionneurs !

Un vaste programme

A partir de cette époque, la vision idéologique d'Hitler prendra des contours toujours plus nets. Comme c'est l'art oratoire, dans lequel il excelle, qui lui permet de mobiliser et de rassembler les masses, il lui faut bien entendu leur proposer un programme qui se résume en quelques idées simples et efficaces, celles de *Mein Kampf* : effacer la honte et l'injustice de Versailles, œuvre des juifs, des francs maçons et des ploutocrates, autrement dit de la finance internationale ; abolir un parlementarisme néfaste et mettre fin au règne des partis ; redonner au peuple allemand la place qui lui revient de droit dans le monde — la première — et assurer à son importante population l'espace vital, en direction de l'Est, que l'Allemagne doit coloniser. En toute chose, il faut penser « *Völkisch* », c'est-à-dire écouter la voix profonde, immémoriale, du peuple germanique dont le Führer est le porte-parole et le parti national-socialiste l'émanation.

Pour ce peuple, il ne faut pas oublier la dimension sociale ; il convient de lui offrir, en échange de son adhésion totale, une existence décente, avec des logements sociaux, des vacances organisées par l'organisation *Kraft durch Freude* (la force par la joie), une voiture à bon marché (la *Volkswagen* : la voiture du peuple), une radio qui lui apportera propagande et musique (le *Volksempfänger* : récepteur du peuple). Enfin, il ne faut jamais perdre de vue que la fin justifie toujours les moyens. Qu'importent le mensonge, l'intrigue, la falsification, la diffamation, voire le meurtre, s'ils servent à la cause. Comme peu d'autres hommes, Hitler pousse au plus haut point l'art de la

sur le front français. Le « creuset de la guerre » constituera pour lui une expérience irremplaçable, durant laquelle il sera apprécié de ses supérieurs et de ses camarades, qui attesteront de son courage et de son esprit d'initiative. Gazé, décoré de la Croix de fer de première classe, il tire une certaine fierté d'avoir été un *Frontkämpfer*, un combattant des tranchées. D'ailleurs, s'il n'avait pas été soldat, s'il n'avait pas été décoré, il est certain que ses futurs compagnons de route, presque tous d'anciens soldats, ne l'auraient pas écouté et suivi.

A ses yeux, la guerre a été éminemment formatrice, elle a été plus importante que « *trente ans d'université* » comme il dit, elle l'a forgé, d'une certaine manière, pour affronter les combats politiques pour la prise du pouvoir, la guerre des rues et des meetings ayant remplacé celle des tranchées, les coups de poing et l'invective remplaçant les balles et les obus.

Des premières années de combat aux discours officiels de chancelier, Hitler s'impose comme un orateur maîtrisant parfaitement la langue et jouant sur toute une palette de sentiments. Il électrise les foules et hypnotise son auditoire.





Hitler le chef de guerre. La défaite rapide de la France surprend l'état-major allemand et Hitler lui-même, mais donne naissance au mythe du stratège infaillible. Les premiers mois de Barbarossa feront du Führer un génie. Hitler va progressivement s'enfermer dans ce personnage.

dissimulation, trompant son interlocuteur avec un art consommé. Jamais il ne se pose de questions d'ordre moral ou sentimental (au même titre, d'ailleurs, que Staline). Il les a définitivement reléguées au magasin des accessoires petit-bourgeois ou dans les oubliettes de ce christianisme qu'il abhorre. Les mots qui reviennent souvent dans le vocabulaire du dictateur sont : décision et anéantissement. Tant sur les plans politique, économique, militaire, il faut obtenir la décision par l'anéantissement, qu'il s'agisse de l'ennemi intérieur ou extérieur. Et Hitler se montre rapide comme l'éclair quand il veut atteindre son objectif, que l'on songe à l'élimination de Röhm et de la S.A en 1934, à la mise

au pas de la Tchécoslovaquie et de l'Autriche, ou à la liquidation des membres de la résistance intérieure.

Succès et aveuglement

Entre 1923, échec du putsch de Munich, et 1941, échec de la Wehrmacht devant Moscou, le succès ne cessera de sourire à Hitler (à l'exception peut-être de l'invasion de l'Angleterre) tant sur le plan politique que militaire. L'issue triomphale de la campagne de France — qui d'ailleurs le surprend lui-même — le

Mémoire d'Hitler du 9 octobre 1939

« Le but de guerre allemand doit de ce fait consister en la liquidation définitive de l'Ouest, c'est-à-dire dans la destruction de la force et des capacités des puissances de l'Ouest, de recommencer à s'opposer à la consolidation de l'Etat et au développement du peuple allemand en Europe. Cette définition intérieure du but doit néanmoins recevoir, vis-à-vis du monde, les corrections psychologiques de propagande exigées au cas par cas. Mais cela ne change rien au but de guerre lui-même. Il est, et restera, l'anéantissement de nos adversaires occidentaux ».



Durant les dernières années de guerre, Hitler est méconnaissable et montre l'image d'un chef d'État sur le déclin, fatigué et perdant de plus en plus le sens des réalités.

confirme définitivement dans l'idée de sa supériorité absolue, notamment par rapport à ses généraux, ces « techniciens de la guerre » dont il se méfie. De là à se sentir investi d'une mission divine (et il invoque souvent Dieu), il n'y a plus qu'un pas, vite franchi. Dès 1940, il s'enfonce dans des certitudes absolues, qui l'empêchent de voir la réalité en face et le poussent à commettre de fatales erreurs, comme la sous-estimation des Britanniques, des Soviétiques et plus tard, des Américains, ou la surestimation de l'allié italien.

Sa technique pour se masquer à lui-même l'ampleur de ses échecs est simple : il les minimise en tablant sur des éléments nouveaux qui renverseront la situation en sa faveur. L'échec devant Moscou sera compensé par une nouvelle offensive en direction du Caucase ; grâce à l'habileté de Rommel le débarquement des Alliés en Normandie sera repoussé ; les nouvelles armes secrètes vont modifier le cours de la guerre ; la mort de Roosevelt conduira les Américains à se retirer du conflit, etc. A la toute fin, enfermé dans son bunker de Berlin, il mise encore sur l'offensive d'une imaginaire armée Wendt pour



DR

repousser les Soviétiques. L'impitoyable réaliste des années 30 ne se nourrit plus que d'illusions.

De l'énergie à la déchéance

Lors des « années de lutte », mais aussi dans les premières années de la Seconde Guerre mondiale, Hitler a fait preuve d'une énergie et d'un dynamisme étonnants. Jour après jour, dans toute l'Allemagne, il a affronté meetings et bagarres, triomphes et déconvenues, il a écrit, intrigué, discuté, décidé, éliminé, séduit également, et cela sans présenter la moindre trace de fatigue ou de découragement. Bref, partout, il est parvenu à imposer sa volonté de fer. Le

Décembre 1941, Hitler est en échec devant Moscou mais le Japon a attaqué Pearl Harbor. Devant le Reichstag, le Führer déclare la guerre aux États-Unis afin de garder l'initiative stratégique. Il est encore pour quelques temps, le chef de guerre conquérant.



© Life



Hitler, quelques heures à peine après l'attentat manqué à la tanière du loup en Prusse orientale où il échappe de peu à la mort. A partir de cette date, il se dit protégé par la Providence.

contraste est d'autant plus grand avec le Hitler des dernières années, myope, voûté, tremblant (parkinson) et vaticinant, souffrant de vertiges, au cœur malade, aux jambes couvertes d'œdèmes.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions. En l'absence d'un *Journal intime* (et les historiens l'appellent si ardemment de leurs vœux qu'un faussaire en a fabriqué un), ni la psychologie, ni la psychanalyse, ni les témoignages contemporains, ne parviendront à expliquer les méandres du caractère d'Hitler. Le seul fait qu'on se demande toujours, par exemple, quand, comment et pourquoi son antisémitisme a pris naissance, montre bien la dimension des questions qui demeurent sans réponse. ■

Qui est véritablement Adolf Hitler ? De nombreux historiens ont étudié la question, souvent dans de brillantes biographies, mais sans journal intime, sans correspondance privée abondante, il est encore de nos jours très difficile d'expliquer le caractère de celui qui a mis l'Europe et le monde à feu et à sang.

Une analyse graphologique

En 1970, l'historien Werner Maser confie à un graphologue de renom une page couverte par l'écriture d'Hitler, remontant à 1938, sans bien entendu révéler de qui il s'agit. Le résultat de l'analyse donne ceci : « Dans l'ensemble il s'agit d'une personnalité avec un format particulier, dont la brutalité souvent frappante est issue d'une pensée froide et logique, tenant uniquement compte des faits. Il serait souhaitable que sa soif de culture prenne le dessus par rapport à sa volonté de puissance actuelle ».





Le *Feldmarschall* Model perd l'Ukraine

L'inexorable retraite allemande

Par **Boris LAURENT**

membre de la Commission Française
d'Histoire Militaire.

A mois de juin 1944, la Wehrmacht est littéralement enfoncée par l'Armée rouge durant l'opération *Bagration*. Elle ne s'en relèvera pas. Face à la déroute de son armée à l'Est, Hitler appelle le *Feldmarschall* Model pour rétablir une situation de plus en plus désespérée. Hitler a déjà fait appel à celui que l'on nomme le « *Pompier du Führer* ». Pour Model, la tâche est ardue et la situation inconfortable. Les maréchaux du Reich ne sont pas « à la fête » : von Bock à Moscou, Paulus à Stalingrad, Rommel en Afrique, Kesselring en Italie... Model reçoit le pire des secteurs sur le front russe.

Comment stopper les Soviétiques ?

Lorsque Walter Model prend le commandement du groupe d'armées Centre le 28 juin 1944, ses forces sont en pleine confusion et les Soviétiques ont déjà progressé sur plus de 200 km. La priorité pour Model est de stabiliser tout le centre du front, sur le point de céder. Le 28 juin, le général von Vormann qui com-

(juin-août 1944)

« Les combats sont les plus durs que nous ayons eu à mener. Nous combattons en nous camouflant, tirant partout, décrochant, puis attaquant encore. Chacun doit se donner à l'extrême. Dormir est hors de question. Ces jours d'héroïsme, de sacrifices et de privation ne peuvent être racontés par des mots ».

Major Friedrich,
Panzergrenadier-Regiment 13,
5. Panzer-Division.

mande la 9. Armee écrit : « La 9. Armee a virtuellement cessé d'exister comme force combattante ». Model doit stopper l'offensive soviétique s'il veut dégager les 4. et 9. Armeen et les ramener vers les lignes allemandes. Il doit aussi se préparer à encaisser un assaut russe venant de Prusse orientale et sauver la 3. Panzerarmee de l'encerclement. Le groupe Nord est sur le point d'être isolé en Lettonie. Les Russes ne sont qu'à quelques kilomètres de Minsk. Model tente de garder la ligne de retraite ouverte pour la 9. Armee mais la situation est complètement chaotique. Le 29 juin, la 4.



Le Feldmarschall Walter Model en discussion avec des officiers roumains sur le front russe. Model est l'un des officiers allemands les plus efficaces de la Wehrmacht et surtout l'un des plus dévoués au régime nazi. Officier prussien craint de ses subordonnés et parfois de ses supérieurs, il est devenu célèbre pour sa capacité à redresser des situations très difficiles.

Un soldat allemand scrute l'horizon bouché partiellement par l'épaisse fumée des combats et des isbas en flammes. Les Russes ont déclenché l'opération Bagration. Ces formidables offensives perforent la Wehrmacht sur toute la ligne de front.



Archives photo P. Tiquet

Armée tente de reculer via le pont de Berezino mais elle est écrasée par l'aviation russe avant d'être partiellement encerclée le 30 juin.

Au nord de Minsk, la 5. Panzerdivision a fort à faire face à la 5^e armée de tanks de la Garde soviétique. Le 8 juillet, appuyée par le 505^e bataillon de chars lourds, elle détruit 295 tanks ennemis et perd 117 Panzer sur 125, dont 29 Tigre. Mais on répare vite dans la Wehrmacht et la plupart des Panzer touchés seront rapidement opérationnels.

A Bobrouisk, le XXXXI. Panzerkorps reçoit l'autorisation de sortir de la ville le 27 juin mais l'ordre est immédiatement modifié par Hitler, qui ordonne de tenir la cité. Cette mission suicide est en partie confiée à la 383. ID. Au même moment, la 12. Panzerdivision arrive en renfort à l'ouest de Bobrouisk avec 12 300 hommes, mais avec des bataillons de chars et antichars manquants. Sa mission est tenir le plus longtemps possible les ponts sur la Berezina afin qu'un maximum d'unités puissent s'échapper.

Lorsque la 12. Pz-Div arrive sur la Berezina, le spectacle est confus : des véhicules détruits et encore fumants jonchent le sol et des colonnes interminables d'hommes sortent de Bobrouisk. Les Russes viennent en outre d'établir des têtes de pont au nord et au sud de Bobrouisk, et la 12. Panzer ne peut plus tenir le pont ouvert très longtemps. Durant la nuit, le XXXXI. Korps tente sa percée avec la 20. Pz-Div en pointe. Le Korps laisse 3 600 blessés intransportables ; ils seront exécutés par les Soviétiques quelques temps plus tard. Mais pour l'heure, la percée est un succès et les Allemands parviennent à rejoindre Sychklovo.

La chute de Minsk

Au nord-ouest, la panique gagne Minsk. Le 1^{er} juillet, tout ce que la Wehrmacht compte dans la ville se jette sur les routes pour quitter la Russie au plus vite. Pendant ce temps, le QG de la 9. Armée tente d'organiser une force de défense à Marina Gorka au sud-est de Minsk ; en vain. La capitale biélorusse n'est plus défendue que par 1 800 hommes totalement désorganisés. Les restes des 31 et 267. ID tiennent Beresino mais ne peuvent endiguer la poussée de la 2^e armée de tanks, qui traverse la rivière au nord de la ville le 2 juillet. Hitler, conscient que plus rien ne peut sauver Minsk, en autorise l'évacuation. La ville est prise par les 1^{er} et 2^e corps de tanks de la Garde dans la nuit du 2 au 3 juillet.

Plus au sud, les rescapés de la poche de Bobrouisk sont secourus par un bataillon de la 12. Panzer. Le corridor « creusé » laisse passer 20 000 soldats, mais les Russes poussent de plus en plus fort et attaquent sur trois côtés, et le contact est perdu avec la 9. Armée. Le 2 juillet, la pointe soviétique décime la 9. Armée : 35 000 de ses soldats parviennent à sortir de la nasse.

Le 29 juin, les troupes allemandes enfermées dans la poche à l'est de Minsk tentent de percer. Des éléments du XXXIX. Panzerkorps parviennent à retraiter vers l'ouest mais sont harcelés par l'aviation rouge. Face à cette déroute, le général Tippelskirch qui com-

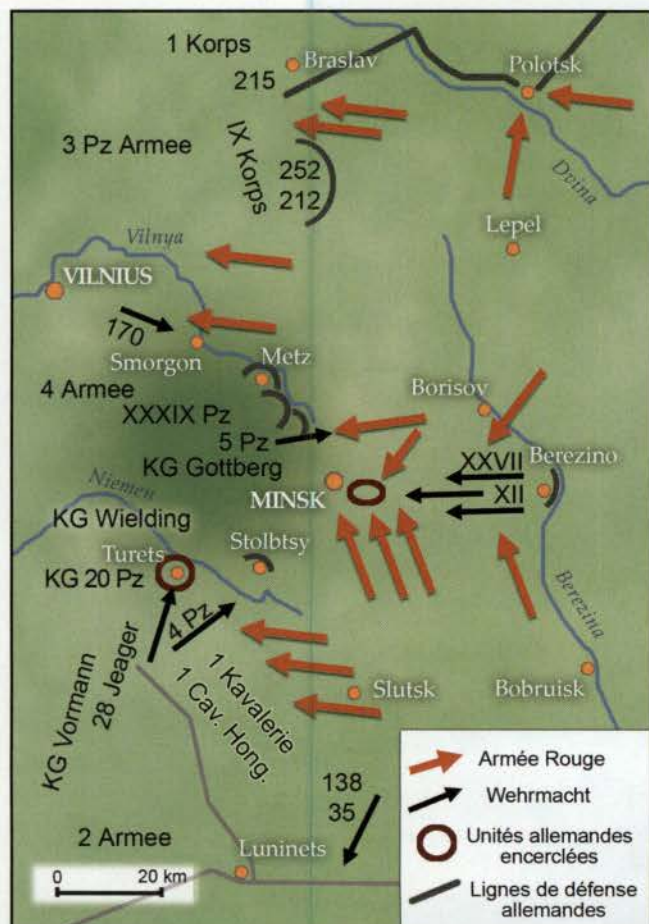
Les Soviétiques alignent plus de six millions d'hommes durant l'été 1944. Surtout, face à une armée allemande exténuée et en sous-effectif, les Soviétiques disposent de plus de 9 000 tanks.



mande la 4. Armee, décide de placer les restes d'unités sous le commandement du général Müller du XII. Korps, mais ce dernier ne peut faire de miracle. Son « groupe » manque de munitions et n'a presque plus de rations alimentaires. Le 4 juillet, les XXVII et XII. Korps tentent une nouvelle percée. Face au poids de leur adversaire, les Allemands décident de former des petits groupes de combat autonomes et de tenter le tout pour le tout ; dorénavant, c'est chacun pour soi !

Peu parviendront à rejoindre les lignes allemandes et la frontière de Prusse orientale. Müller est capturé le 8 juillet, la résistance de la poche de Minsk cesse le même jour. Les *Korps* se sont rendus et le groupe d'armées Centre est annihilé : 28 divisions sur 37 ont été détruites ; 300 000 hommes ont été capturés ou sont morts. C'est moins que les Soviétiques, mais l'Armée rouge épargne ses soldats par l'utilisation massive de l'aviation, de l'artillerie et des tanks. La Wehrmacht est pour sa part en lambeaux.

Situation du groupe d'armées Centre au 3 juillet 1944



Walter Model, connu pour son célèbre monocle dont il ne se sépare jamais, est un Prussien. Il est issu d'une famille modeste de la classe moyenne, profondément luthérienne. Il n'est pas du sérail militaire et encore moins des *Junker* ou de l'aristocratie militaire. Né en 1891 près de Magdeburg, Model est le fils d'un professeur de musique. Bon élève et excellent dans les humanités, il rejoint le 52. *Infanterie-Regiment* à la *Fahnenjunker* (école des cadets) en février 1909. Il entre également à la *Kriegsschule* (école de guerre) de Niesse. En août 1910, il est *Leutnant* (sous-lieutenant).

Model s'impose très vite comme un officier compétant, mais terriblement ambitieux et dissipé ! C'est aussi un travailleur acharné aux relations sociales limitées.

Durant la Grande Guerre, il sert sur le front de l'Ouest. Blessé plusieurs fois en 1915 près de Sedan, il intègre l'école d'état-major, puis retrouve le front en 1916 comme commandant de compagnie. Après plusieurs autres blessures, il reçoit la Croix de fer de première classe et termine la guerre au grand état-major de Berlin.

En 1919, Model reste dans la *Reichswehr*, sert dans le 2. *Infanterie-Regiment* à Allenstein en Prusse orientale et réprime durement les révoltes communistes et les grèves qui secouent alors la jeune république de Weimar.

En 1935, devenu chef du département technique de l'armée, il plaide pour la mécanisation, le soutien aérien et l'utilisation des blindés.

Il sert comme chef d'état-major du *IV. Korps* en Pologne puis de la *16. Armee* (commandée par Busch) durant la campagne de l'Ouest. En Russie, il commande la *3. Panzerdivision* durant les terribles batailles d'encerclement de Bialystok et de Bobrouisk avant de prendre la tête du *XXXI. Panzerkorps* qui pousse en vain vers Moscou.

A Koursk en 1943, il s'illustre autant par sa défense acharnée que par la brutalité dont il fait preuve face aux populations civiles dont les villages sont systématiquement rasés sur son ordre.

Model s'impose comme un officier énergique et disposant d'un fort esprit d'initiative et d'inventivité.

Mais sa propension à se
mêler de tout pose
beaucoup de problèmes

dans la cohérence
des décisions.

Fidèle au national-socialisme, il est

fait *Feldmarschall*
le 1^{er} mars 1944.

Il commande les groupes d'armées

Nord, Sud, Nord-Ukraine puis Centre. Il s'est imposé tout au long de ces années comme un maître dans l'art de la défense et gagnera le surnom de « *Pompier du Führer* ».



Pertes soviétiques durant l'opération Bagration

Front	Force	Tués/disparus	Blessés	Total
1 ^{er} Baltique	359 500	41 248	125 053	166 301
3 ^e Biélorussie	579 300	45 117	155 165	200 282
2 ^e Biélorussie	319 000	26 315	91 421	117 736
1 ^{er} Biélorussie	1 071 100	65 779	215 615	281 394
Flottille Dniepr	2 300	48	54	102
Total	2 331 700	178 507	587 308	765 815

Lorsque Model (à gauche) prend la direction du groupe Centre, ses unités sont plongées dans un profond désordre. Toutes sont en pleine retraite. C'est toute la partie centre du front qui est sur le point de céder face aux coups de boutoirs soviétiques.



Archives photo P. Tiquet

Les Russes sont trop nombreux

Face à ce désastre sans précédent, Hitler et Model tentent de solidifier le front. Pour fermer la brèche entre les groupes d'armées Nord et Centre, le Führer ordonne au commandant en chef du groupe Nord, le général Lindemann, de contre-attaquer au sud et de fermer le trou qui le sépare de la 3. *Panzerarmee*. Pour Model, c'est tout simplement impossible. Lindemann, qui fait part de son scepticisme, est remplacé le 3 juillet par le *General der Infanterie* Friessner, qui compte tenu de la situation, ne peut faire mieux que son prédécesseur. La brèche ne sera pas comblée.

Plus au sud, sur la zone tenue par les restes du groupe Centre, la 2. *Armee* doit faire face aux assauts répétés de l'Armée rouge depuis fin juin. Model avait prévu de rassembler la 4. *Panzerdivision* à l'ouest de Slutsk pour attaquer les Soviétiques sur leur flanc, mais ces derniers anticipent la manœuvre et bloquent une partie de la division.

Le char Panther est sûrement le meilleur Panzer allemand, en fait, toutes armées confondues. Classé dans la catégorie des chars moyens, cet « animal »-là est redoutable et préfigure les blindés modernes.





Secteur de Slutsk. Un StuG III progresse dans la ville ravagée par les combats. Le 3 juillet, les Allemands mènent une attaque contre le flanc soviétique. Après quelques succès initiaux, les Russes contre-attaquent et repoussent leurs adversaires.

Le secteur de Slutsk est défendu par le 1^{er} corps de cavalerie allemand commandé par le général Harteneck, unité réputée pour sa combativité. Mais cette fois, les Russes sont trop nombreux, trop puissants. Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, Harteneck pousse son flanc sud au-delà de la rivière Moroch. Model envoie dès lors la 28. Jägerdivision à la 2. Armee et ordonne au général Weiss, qui commande cette dernière, d'attaquer le flanc russe le 2 juillet. La 4. Panzer a pour mission de sécuriser la ligne Baranovichi-Dzerzhinsk, mais Weiss annule l'attaque : la 4. Panzer n'a plus de carburant !

L'assaut ne débute que le 3 juillet et après les succès initiaux, les Soviétiques contre-attaquent en force et isolent la 4. Panzer. Ils dépassent les défenses allemandes à Kletsk et poussent sur treize kilomètres avant d'être stoppés par le 118. Panzerbattalion, venu



renforcer Harteneck avec ses 62 StuG III. L'offensive russe est contenue, mais la tentative de frapper le flanc sud de Joukov a été neutralisée.

La Wehrmacht est en lambeaux

Au Führerhauptquartier, le général Heusinger, chef des opérations de l'OKH, tente de renforcer le groupe Centre. Le 2 juillet, il fait transférer la 50. ID du groupe Nord, la 6. Panzerdivision d'Allemagne, la 18. Panzergrenadierdivision SS de Hongrie et la 367. ID de Norvège au groupe Centre. Mais Model est incapable de couvrir les 350 km de front contre les 116 divisions de fusiliers, les six divisions de cavalerie, les 42 brigades de tanks et les seize brigades motorisées soviétiques !

Au nord, la 3. Panzerarmee est isolée des groupes Nord et Centre et se bat dorénavant pour sa propre survie. Le 3 juillet, Model crée le Kampfgruppe Weidling et l'envoie combler la brèche entre les 4 et 9. Armeen. C'est un nouvel échec ; en fait, le premier d'une longue série, qui plonge les états-majors dans le désarroi et souvent la panique. Le 8 juillet, Baranovichi est perdue et l'attaque menée contre Stolbtsy échoue. Toutefois, dans la zone de la 3. Panzerarmee, l'offensive russe ralentit grâce à la résistance acharnée des Allemands



Le 13 juillet, un formidable barrage d'artillerie précède l'assaut russe. Durant plus de cinq heures, les Allemands sont écrasés par les obus, puis par l'aviation rouge, avant que ne déferlent les tanks et l'infanterie.

Les fantassins soviétiques montent au feu. Les Russes perdent un grand nombre de soldats durant la campagne d'été-automne 1944 et atteignent leurs limites. Pour préserver leur infanterie, ils utilisent l'artillerie, l'aviation et les tanks.



et l'étirement des lignes logistiques russes. Le schéma se répète face à la 4. Armée dont le chef d'état-major, le colonel Dethleffsen, écrit à ce propos : « L'ennemi semble avoir peur de sa propre hardiesse ! »

Le 8 juillet, Model fait savoir à l'OKH qu'il ne peut tenir la ligne Vilnius-Lida-Baranovochi. En réalité, seule Vilnius continue de résister, mais pour combien de temps encore ? Le Major-General Stahel de la Luftwaffe qui a en charge la défense de la capitale lituanienne doit faire beaucoup avec seulement huit bataillons. Au soir du 8 juillet, la 39^e armée russe s'empare de l'aérodrome. Hitler ordonne alors au *Kampfgruppe Tolsdorff* de lancer une contre-attaque qui échouera lamentablement.

Le 9 juillet, à Berchtesgaden, le ton monte entre Model, Friessner et Hitler. Model est partisan d'une retraite du groupe Nord sur la ligne Riga-Dvinsk-rivière Dvina, mais le Führer ne veut rien savoir. Hitler fait alors des promesses. Il affirme à Model qu'il aura bientôt à sa disposition une *Panzerdivision*, deux divisions du groupe Nord puis deux autres qui suivront par la suite. Il espère ainsi que la 3. *Panzerdivision* pourra enfin combler la brèche par une puissante contre-attaque. Hitler a en fait deux semaines de retard et les transferts d'unités qu'il ordonne dans l'urgence n'y feront rien.

Pendant ce temps, les restes du groupe Centre continuent de faire retraite au-delà du Niémen en direction de Grodno et Bialystok. Le groupe est lambeaux ; la 5. *Pz-Div* ne compte plus que six Panzer IV et douze *Panther*. Le 10 juillet, Stahel est face aux 39^e et 5^e armées soviétiques ; Vilnius est en flammes. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, il tente une percée avec l'appui de la 6. *Panzerdivision* : 3 000 hommes sont sauvés. Vilnius tombe le 12.

Les promesses qu'Hitler a faites à Model ne sont pas tenues. Le groupe Nord doit faire face aux assauts des 2^e et 3^e Fronts de la Baltique ; le 1^{er} Front de la Baltique perfore la 16. Armée du général Laux près de Dvinsk. Les demandes de retraite derrière la ligne Kaunas-Riga de Friessner restent lettres mortes. Le 14 juillet, Hitler ordonne à Model de stopper la progression russe avant de contre-attaquer et de faire la jonction avec le groupe Nord, alors que Friessner, pour sa part, doit tenir sa position avancée et mener un assaut dans la brèche avec l'appui de la Luftwaffe. Hitler est sourd aux recommandations de Göring et aux demandes de Zeitzler, qui souhaite que le groupe Nord fasse retraite derrière la ligne sur la rivière Dvina. Le 21 juillet, soit le lendemain de l'attentat manqué, Hitler remplace Zeitzler par Guderian.

DR



Les Allemands sont sur la défensive. Protégé dans sa tranchée, ce soldat arrose le champ de bataille avec sa MG-34. Les soldats témoignent de l'âpreté des combats et de la marée humaine et mécanisée qui va les engloutir.

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

**DISPONIBLE
FIN DÉCEMBRE**
en kiosque et auprès
de la rédaction

www.axeetallies.com

AXE ET ALLIÉS HORS SÉRIE n°7

LE FRONT DE L'EST 1941-1945

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

www.axeetallies.com

UN MONDE EN GUERRE

A&A HORS SÉRIE n° 7
Rédigé par Ph. Richardot

France métro : 50 € - Belgique et Lux. : 6,50 €
HOLAS : 207199 - BCOVS : 100097 - CAN : 1271546

L 17216-7 H-F : 7,50 € - RD



1941-1945 LE FRONT DE L'EST

Histoire d'une guerre totale

CINQ ANS D'AFFRONTEMENT SANS PITIÉ
STALINGRAD, KOURSK :
QUEL EST LE TOURNANT DE LA GUERRE ?
POURQUOI LA VICTOIRE SOVIÉTIQUE ?

*« L'URSS est une
construction pourrie,
il suffira d'un coup de pied
pour faire tout s'effondrer »...*

Adolf Hitler



AXE & ALLIÉS : tous les deux mois en kiosque *plus 4 numéros hors série par an*

☐ Je commande **AXE & ALLIÉS HORS SÉRIE n° 7** : 7,50 € pièce
+ frais de port (= 2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres destinations).

Nom et prénom :

Né(e) le : Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

☐ Je règle par chèque
(à l'ordre des "éditions du Paladin")

☐ Je règle par carte bancaire.

Titulaire de la CB :

N° de carte : _____

cryptogramme : ____ validité : ____

L'ENSEMBLE DE NOTRE GAMME

Visitez notre site Internet : WWW.AXEETALLIES.COM

5,95 €
+ frais de port

LE BIMESTRIEL

Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, **AXE & ALLIÉS** vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la seconde guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.



A&A n°9

Les derniers jours d'Hitler. Von Manstein, brillant Felmarschall. Offensive aérienne alliée sur la France. Rommel contre Montgomery. Mai-juin 1940 au regard des intellectuels.



A&A n°10

Nouveau regard sur la bataille de Koursk. L'espionnage soviétique. Patton. La vie mondaine des nazis. Les exactions des GI en Normandie. Les Beaux-Arts en Allemagne.



A&A n°11

Odessa, les réseaux de fuite nazis. La marine française après l'armistice. Le cinéma face à la guerre. L'AMGOT. Evolution de l'uniforme allemand.



A&A n°12

Opération Walkyrie, assassiner Hitler. La Légion française des combattants. Pillage des stocks US en Normandie. Bordeaux en juin 40. «Ike» Eisenhower.



A&A n°13

Stalingrad, une bataille inutile. Le Royal 22^e Régiment. Keitel. Les chevaux de la Wehrmacht. La bataille d'Arnhem. La diplomatie hitlérienne.



A&A n°14

Leibstandarte SS Adolf Hitler. L'or des nazis, vols et falsifications. Nouvelle rubrique : avion de légende, le Spitfire.



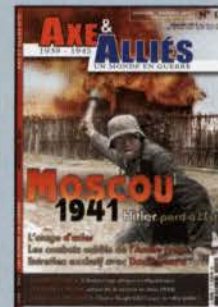
A&A n°15

La bataille de Caen. La naissance du parti nazi. Kesselring, meilleur stratège défensif de la Wehrmacht. Avion de légende, le Focke Wulf 190.



A&A n°16

Himmler et la SS. Anheuerbe. La bataille de Tarawa. Les SAS français. Le Kampfgruppe Peiper. Avion de légende, l'Iliouchine Il-2 Sturmovik : la Mort Noire.



A&A n°17

Moscou 1941, Hitler perd à l'Est. L'armée Rouge attaque en Mandchourie. Le Maréchal Juin. Le «Chance» vaught F4U Corsair, la «tête brûlée».



Les numéros 1 à 8 sont définitivement épuisés

LES NUMÉROS HORS SÉRIE

Complétez votre collection avec nos **numéros spéciaux** : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur un des aspects majeurs du conflit, ou un de ses acteurs principaux.

6,95 €
+ frais de port

A&A HS n°2



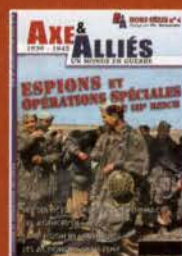
L'infanterie attaque !
L'équipement et l'organisation du fantassin de chaque pays engagé, les tactiques de combat, les casseurs de chars...

A&A HS n°3



Le nazisme, une religion ?
La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre noir.

A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du III^e Reich
Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

Attention nouveau prix
7,50 €
+ frais de port

A&A HS n°5



U-Boote
Les U-Boote, une arme singulière : la formation des hommes ; la bataille de l'Atlantique ; les chasseurs de U-boat.

A&A DOS 01



GÖRING
Chef de la Luftwaffe, passionné d'art excentrique et mégalomane, Goring sera désigné par Hitler lui-même successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison dans le chaos de la défaite.

A&A DOS 02



ROMMEL
Des premiers exploits pendant la Grande Guerre aux campagnes de la guerre du Désert, la vie et le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta long-temps une attitude ambiguë envers Hitler et le nazisme.

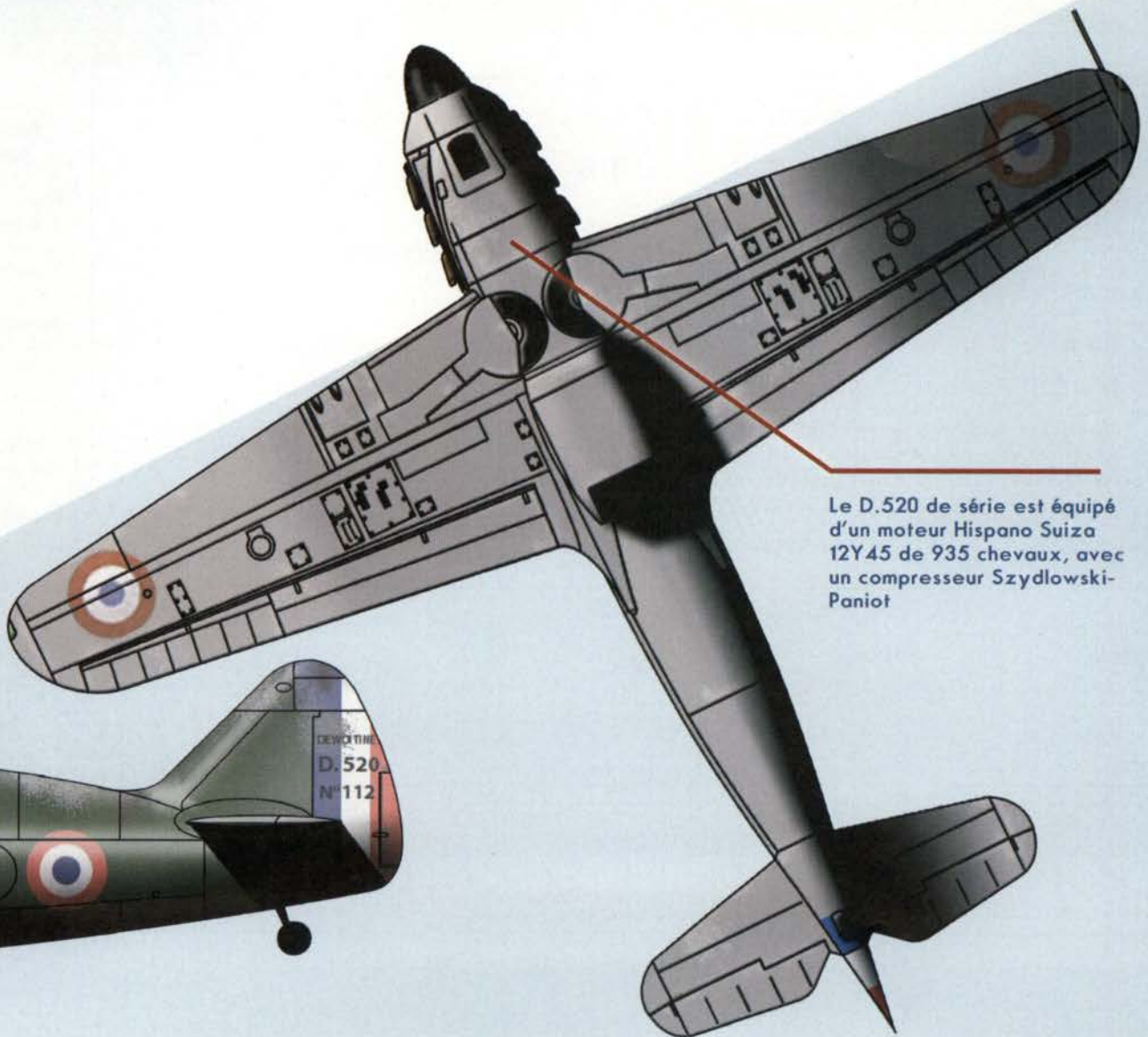
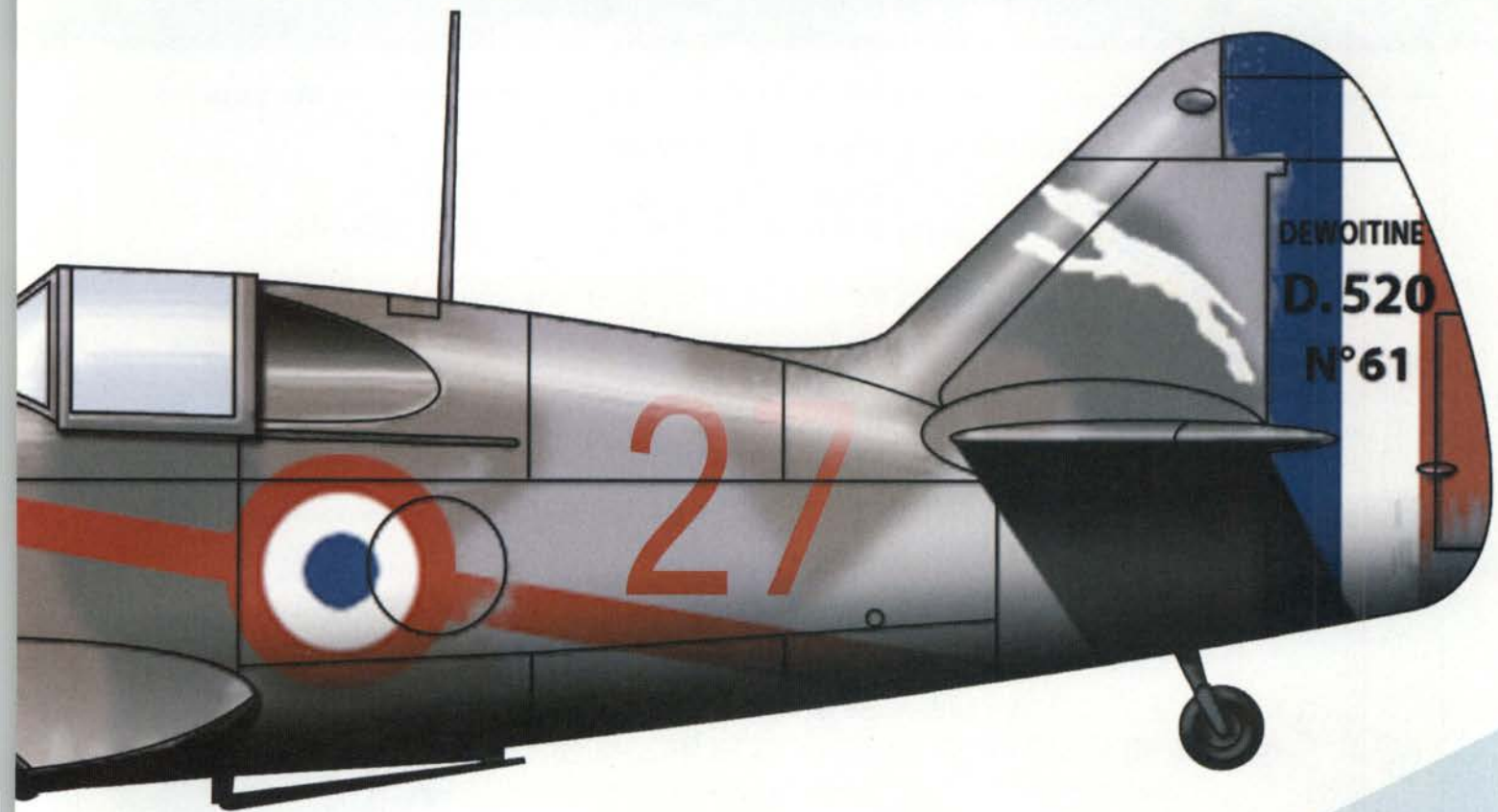
A&A HS n°6



GOEBBELS
Le plus exalté, doctrinaire et cynique des complices d'Hitler. Par le contrôle total des médias et des discours d'une violence inouïe, il gravira jusqu'au dernier des échelons du Régime...



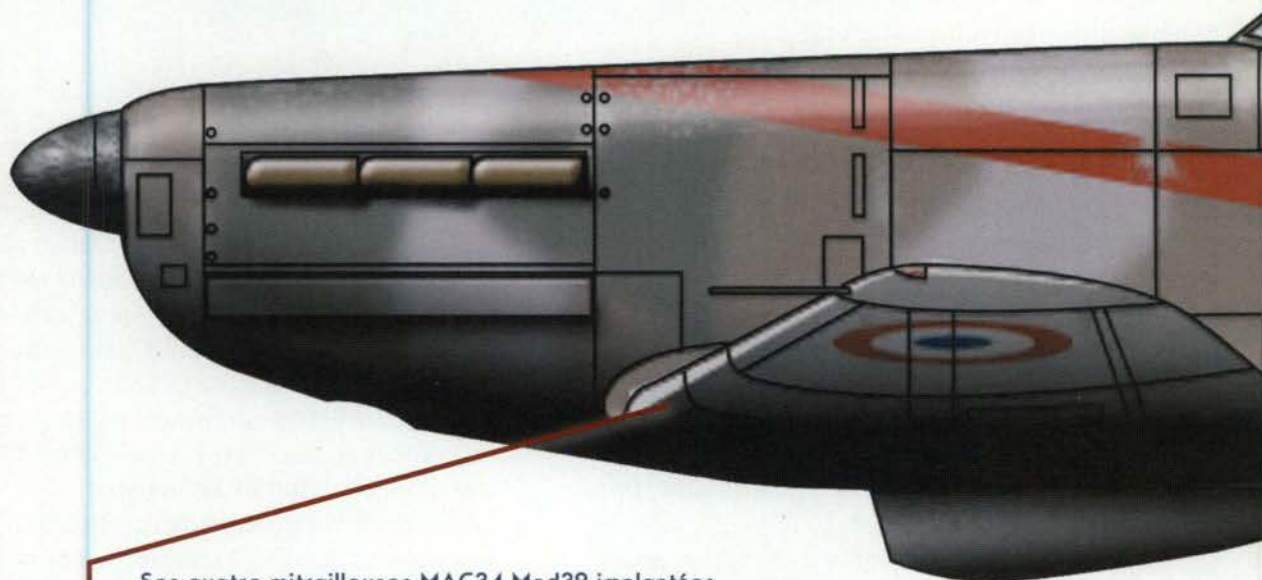
ABONNEMENTS ET ANCIENS NUMÉROS ÉGALEMENT ACCESSIBLES DIRECTEMENT SUR WWW.AXEETALLIES.COM



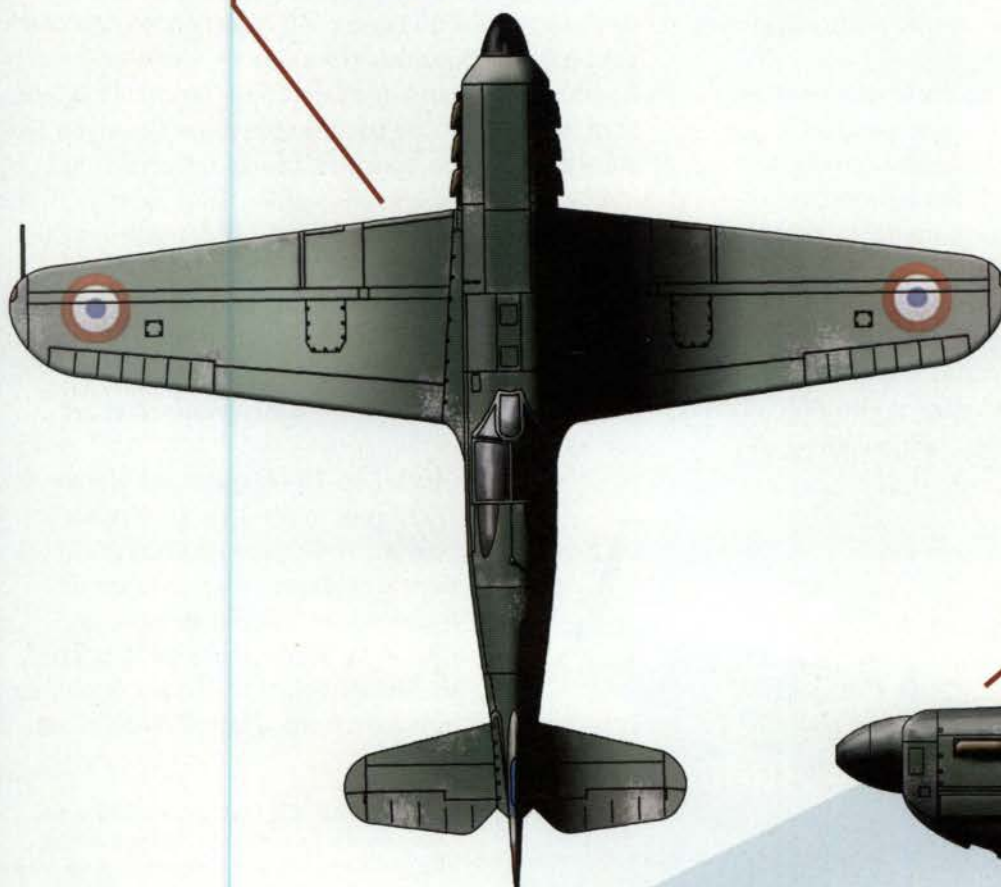
Le D.520 de série est équipé d'un moteur Hispano Suiza 12Y45 de 935 chevaux, avec un compresseur Szydlowski-Paniot



La manœuvrabilité est l'un principal atout du D.520 Des tests donnaient les résultats suivants : 18 secondes pour faire un 360° pour le MS406 et 15 secondes pour le D-520. Seul le Curtiss H.75 Hawk faisait mieux avec 12 secondes.



Ses quatre mitrailleuses MAC34 Mod39 implantées dans les ailes, et son canon de 20 mm HS 404 tirant dans le moyeu de l'hélice font du Dewoitine le seul appareil en mesure d'affronter le Me. 109. Ci-dessus, profil d'un Dewoitine 520 C-1.



Le 6 février 1939, le prototype, équipé du moteur Hispano 12Y29 et d'une hélice à pas variable, atteint 825 km/h en piqué alors que la vitesse théorique n'était que de 700 km/h.



Le D 520 est un bon appareil, apprécié pour sa maniabilité et son armement par les Allemands, qui en livrent 75 à l'Italie (photo). Il reprendra du service dans l'aviation française à la fin de la guerre et appuiera le corps franc Pommiès à Royan.

Cette fois-ci, la remarquable manœuvrabilité et la vitesse du Dewoitine 520 n'échappent pas au général Vuillemin, le chef d'état-major général de l'armée de l'Air, qui passe commande de 200 unités. Le temps presse, la guerre avec l'Allemagne se profilant à l'horizon. Les pilotes de chasse français doivent pouvoir voler sur des machines capables de rivaliser avec celles de leurs homologues allemands. Le nombre d'appareils commandés va donc crescendo. On passe à 600 exemplaires en juin, 1280 en septembre et à 2 250 en avril 1940. On augmente les cadences, mais la production ne dépasse pas 350 exemplaires par mois en raison des difficultés de mise au point du moteur et du système d'armement. Le retard pris ne sera jamais rattrapé.

Les modifications inhérentes à l'adoption d'un nouveau moteur obligent les ingénieurs à allonger le bâti moteur de 160mm, retardant du même coup les livraisons. L'Armée de l'Air perçoit les premiers exemplaires en janvier 1940. Les D.520 arrivent au compte-gouttes et au 10 mai, seules trois escadrilles en sont dotées.

La première unité équipée au déclenchement de l'offensive allemande est le Groupe de Chasse I/3. Elle sera pourvue de 79 D.520 opérationnels. Par la suite, les 6 groupes de chasse reçoivent ces nouveaux chasseurs en pleine bataille. La flottille F1C de l'Aéronautique Navale en reçoit également.

Au combat, les D.520 tiennent leurs promesses. Bien qu'un peu moins rapides que le Me.109, les appareils français se révèlent très maniables. Quand les pilotes de la Luftwaffe se laissent entraîner dans des combats tournoyants, la maniabilité des

chasseurs français et la dextérité de leurs pilotes font la différence. Les D.520 du GC I/3 obtiennent leurs premières victoires le 13 mai en abattant trois Henschel Hs 126 et un Heinkel He 111, et ce sans aucune perte. Le lendemain, la même unité détruit 11 appareils ennemis pour la perte de deux des siens. Les pilotes de D.520 sont crédités de 147 victoires (108 confirmées et 39 probables) en combat aérien contre la Luftwaffe et la *Regia Aeronautica*, pour 54 avions abattus.

Au jour de la signature de l'armistice, 437 exemplaires du D.520 sont sortis des chaînes de montage et la production va se poursuivre jusqu'en décembre 1942. Cet appareil de qualité restera en service dans l'aviation de Vichy. Certains seront engagés contre les troupes alliées lors des campagnes du Levant. 40 appareils sur 70 sont perdus, pour une trentaine de victoires homologuées. Lors de l'opération *Torch*, les D.520 sont mis en déroute par les chasseurs Grumman F4F Wildcat. Les jours suivants, toutes les escadrilles d'AFN rejoignent les rangs alliés. Elles seront progressivement rééquipées de matériel américain et britannique.

Après l'occupation de la zone Sud en novembre 1942, la Luftwaffe récupère à son compte les D.520 pour les utiliser comme avions d'entraînement. Certains rejoindront la *Regia Aeronautica* et les forces aériennes bulgares.

Enfin, en 1944, quelques vieux D520 reprendront du service au sein du 1^{er} Groupe de Chasse FFI de Marcel Doret. Ils mèneront des missions de harcèlement sur la région de Bordeaux et de la poche de Royan (G.C. 11/18 Saintonge), en appui du Corps Franc Pommiès. ■

Istres, 1943. Ce Dewoitine 520 a été marqué de la croix de Savoie de la *Regia Aeronautica* italienne. Il va être transféré en Italie. D'autres serviront dans l'armée de l'air bulgare.





Le Dewoitine 520

Le meilleur chasseur français

En 1936, le Morane Saulnier 405 est le principal chasseur utilisé par l'armée de l'Air. Cet appareil solide et maniable affiche des caractéristiques intéressantes mais il est dépassé par le Messerschmitt 109 E, notamment en termes de vitesse. Pour concurrencer le MS 405, Emile Dewoitine décide de concevoir le D. 520. Symbolisant le renouveau de la construction aéronautique française, cet avion arrivera malheureusement trop tard pour influencer sur la campagne de France.

En 1936, les responsables de l'armée de l'air française prennent conscience du retard pris par la France en matière de défense aérienne au vu de l'expérience acquise lors de la guerre civile espagnole. Un appel d'offre est donc lancé pour un appareil léger et facile à produire en grande série dont les performances et le nombre pourraient compenser les faiblesses de l'armement. Emile Dewoitine décide de réaliser sur ses fonds propres un avion capable d'atteindre les 520 km/h. Ses ateliers ayant été nationalisés en février 1937, c'est la Société Nationale de Construction Aéronautique du Midi qui va se charger de sa conception. Le 2 octobre 1938, le premier prototype effectue son vol, mais ne réussit pas à dépasser 480 km/h. L'Armée de l'Air lui préfère le *Morane-Saulnier 405*.

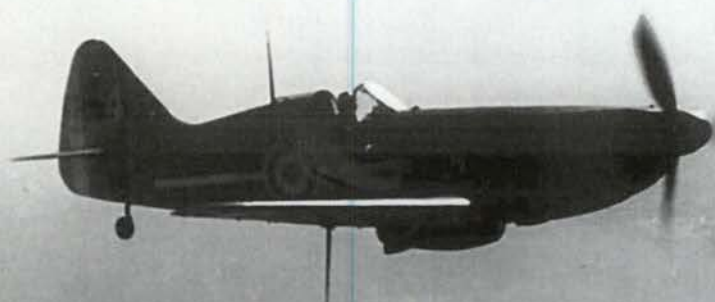
Un nouveau prototype vole à nouveau le 28 janvier 1939. Cette fois, le petit chasseur monoplace, doté d'un moteur *Hispano-Suiza* de 935 Cv, atteint la vitesse de 535 km/h à



En 1936, le principal chasseur français est le *Morane-Saulnier*. Inférieur au *Messerschmitt 109 E*, il reste toutefois le chasseur officiel de l'armée de l'Air française.

6 750 mètres et dépasse allègrement les 800 km/h en piqué. Seul l'arsenal VG33 affiche des performances supérieures. Son armement consiste en un canon de 20 mm installé dans le moyeu de l'hélice et 4 mitrailleuses de 7,5 mm.

Un Dewoitine 520 dans le ciel de Tunisie. Le D. 520, très maniable, donne du fil à retordre au *Messerschmitt* allemand, notamment dans les combats tournoyants. Le D. 520 totalise 147 victoires pour 52 pertes durant la campagne de France.



Les intentions stratégiques de Staline

Le « chacun pour soi » devient la règle. Les états-majors sont décapités par les combats et le chaos s'installe définitivement dans les rangs des unités allemandes encore debout. Les plus motivés sont les Ukrainiens de la *14. Waffen-Grenadier-Division der SS*, qui redoutent d'être capturés par les Russes.

Au final, 12 000 hommes ont pu s'échapper de la nasse ; 17 000 ont été capturés ; entre 25 000 et 30 000 soldats allemands sont morts. Le *XIII. Korps* détruit, plus rien ne peut barrer la route de Lvov à l'Armée rouge. La ville tombera le 27 juillet. L'Armée rouge ne s'arrêtera qu'à Varsovie pour se ravitailler et laisser les Allemands s'occuper de la révolte du ghetto.

Le 17 août, Model recevra les brillants à sa *Ritterkreuz* pour sa défense du front de l'Est et sa capacité à stopper les Soviétiques peu avant Varsovie. Il sera transféré sur le front de l'Ouest comme commandant en chef du groupe d'armées B, qui devra faire face à la progression alliée en France.

Les offensives soviétiques d'été et d'automne constituent une longue série de désastres pour les forces de l'Axe, qui perdent près de 465 000 tués, blessés ou prisonniers. Entre le 1^{er} juin et le 30 novembre 1944, l'Allemagne perd 1 457 000 hommes sur tous les fronts, mais 903 000 pour le seul front de l'Est.

L'URSS aussi souffre de lourdes pertes et atteint ses limites humaines. Mais fin 1944, l'Armée rouge est prête à conquérir la Pologne, la Hongrie et l'Autriche en une seule campagne. Stratégiquement, les Soviétiques sont au maximum de leurs possibilités. Les ambitions et les stratégies politiques accompagnent l'Armée rouge vers Berlin via Yalta, où se réuniront les trois grands du 4 au 11 février 1945. Staline y sera en position de force. ■

L'Armée rouge conduit cinq offensives stratégiques majeures en cascade durant la campagne d'été-automne 1944. Ces offensives performent la Wehrmacht sur toute la ligne du front de l'Est et offrent les conditions nécessaires aux Soviétiques pour lancer leur assaut final contre le III^e Reich. Si durant cette campagne, le regard de Staline semble constamment tourné vers l'axe Varsovie-Berlin, beaucoup d'historiens considèrent qu'à la même époque, son intention est également de s'implanter dans les Balkans en menant une attaque massive contre la Roumanie en août 1944.

Les offensives de l'Armée rouge sont effectivement lancées de manière consécutive mais aussi séquentielle. Elles sont en fait une réplique de la campagne d'hiver en Ukraine mais sur une échelle beaucoup plus grande. Durant la campagne d'été-automne et après la baisse d'intensité des premières offensives, Staline et ses conseillers mettent la pression sur les chefs de l'Armée rouge pour qu'ils mènent de nouvelles attaques. C'est le cas en Prusse orientale et en Hongrie en octobre 1944.

D'un point de vue géopolitique, la tentative avortée de percer à l'est des Carpates en octobre 1944 montre que Staline a la ferme intention de prendre pied également en Slovaquie et de hâter la consolidation politique de l'URSS, son influence à tout le moins, dans le bassin du Danube.

Les offensives en chaîne de l'Armée rouge enfoncent littéralement la Wehrmacht. Pas un secteur ne tient face au rouleau compresseur soviétique. Les Russes sont plus rapides et plus nombreux. Même Walter Model ne peut rien face à la supériorité soviétique. En septembre, l'Armée rouge sera aux portes de Varsovie.





La résistance des Allemands est étonnante compte tenu de la situation catastrophique du front. La propagande prend soin de présenter les Russes comme une horde de barbares venus saccager le Reich et déporter femmes et enfants. Ainsi, le soldat allemand se bat-il pour la survie de l'Allemagne.

une force de 1700 à 1800 tanks contre 40 à 50 blindés pour la 4. *Panzerarmee*. En fait, les Soviétiques massent le gros de leurs forces à la jonction de grandes unités allemandes. Conséquemment, les états-majors vont être plongés dans la confusion la plus totale et les contre-attaques seront moins coordonnées.

L'offensive soviétique débute le 13 juillet à 3h45 du matin par un énorme barrage d'artillerie, qui ne s'arrêtera qu'à 9h30 ! Puis les Russes s'élancent de part et d'autre des divisions du XIII. *Korps*, avec une concentration en hommes et en matériels incroyable. Au soir, les

Russes ont percé au nord et au sud de Brody.

Au sud, les Russes percent à la jonction des XIII et XXXXVIII. *Korps* et les tentatives de contre-attaques menées par les 1 et 8. *Panzerdivisionen* sont écrasées par les *Sturmoviks*. Le 17 juillet, la 357. *ID* qui tenait le secteur sud s'effondre. Le lendemain, les pointes soviétiques passent le Bug et percent vers Busk, encerclant le XIII. *Korps* dans la poche de Brody. Plus de 30 000 Allemands et Galiciens y sont prisonniers.

Trois jours plus tard, le XIII. *Korps* tente de briser l'étau par une percée au sud. La bataille fait rage dans les villages où maisons et hameaux changent régulièrement de camps. Le 22, la rive nord du Bug est entièrement aux mains des Soviétiques. L'aviation russe effectue plus de 2340 sorties pour cette seule journée !

Front d'Ukraine. Le premier assaut russe frappe Kovel le 7 juillet, sur le flanc nord du groupe Nord-Ukraine. L'attaque soviétique prend les Allemands par surprise mais des *Waffen-SS* du *Kampfgruppe Muehlenkamp*, qui n'a pas été détecté, attaquent sur les flancs russes durant 90 minutes et parviennent à bloquer la progression ennemie. En échec à Kovel, l'Armée rouge lance plusieurs attaques contre Lvov et Tarnopol. Mais la pointe du groupe Nord-Ukraine tient bon jusqu'au 17, date à laquelle elle commence sa retraite.

Si le front craque partout, la situation est catastrophique dans le secteur de Brody, au nord-ouest de Lvov. La zone est tenue par le XIII. *Korps* du General Hauffe, appuyé sur son flanc gauche par le XXXXVI. *Korps* et sur son flanc droit par le XXXXVIII. *Korps*.

Sur le flanc nord du XIII. *Korps*, les Russes massent une force considérable à la jonction des 1 et 4. *Panzerarmeen*. Au sud, à la jonction des XIII et XXXXVIII. *Korps*, le maréchal Koniev du 1^{er} Front d'Ukraine rassemble quatre armées (cinq corps mécanisés, cinq corps de tanks, 39 divisions de fusiliers, 24 brigades de tanks) soit

Le 22 juillet, les Russes ont pratiquement réduit la poche de Brody. Pour les Allemands, c'est « chacun pour soi ». Beaucoup d'entre eux se suicideront peu avant l'arrivée des Russes.





Des fantassins soviétiques traversent le Bug et se dirigent vers Brody pour encercler des Korps allemands. La bataille de Brody est particulièrement dure. 30 000 soldats de l'Axe sont enfermés dans une petite poche de résistance.

La retraite continue

Sur la ligne de front, la longue agonie du groupe Centre continue. Sa retraite est couverte par les 5, 12 et 20. *Panzerdivisionen*. Le 14 juillet, Hitler avait autorisé Model à évacuer plusieurs places fortifiées : la place de Pinsk est tombée aux mains des Russes le 14, Grodno est perdue le 16 juillet et le 18 l'Armée rouge touche la nouvelle frontière russo-polonaise (décidée lors de la conférence de Téhéran, du 28 novembre au 1^{er} décembre 1943). Dès lors, les villes tombent en cascade : Lublin le 23, Bialystok le 27 et Brest-Litovsk le 28. Le 1^{er} août, les Soviétiques sont à quelques kilomètres de la frontière de la Prusse orientale. La ligne craque partout ! Mais les Russes sont une nouvelle fois victimes de l'étirement de leurs lignes logistiques et la progression contre les 4 et 9. *Armeen* ralentit.

Plus au nord, la 3. *Panzerarmee* de Reinhardt fait face à 18 divisions de fusiliers russes, trois corps de tanks, un corps mécanisé et trois brigades de tanks indépendantes ! Que lui reste-t-il pour s'opposer à cette masse ? Quatre divisions d'infanterie épuisées et sous-armées et une division de Panzer ! Depuis le 18 juillet, les Russes lancent plusieurs coups de boutoir

contre ces unités. Reinhardt demande à décrocher mais Model lui ordonne de tenir deux ou trois jours de plus. Le 30 juillet, le flanc gauche de la 3. *Pz-Armee* s'effondre et Reinhardt ordonne la retraite malgré les injonctions du Führer. Le 31 juillet, les Russes atteignent le golfe de Riga et isolent complètement le groupe Nord dans la poche de Courlande. La 3. *Panzerarmee* fait retraite en Prusse orientale et retrouve l'Allemagne après trois ans passés en Russie. Reinhardt découvre que le *Gauleiter* Koch n'a pas prévu de plan d'évacuation ni de défense face à l'arrivée imminente de l'Armée rouge ! Le résultat sera sans appel. Le rouleau compresseur soviétique et l'esprit de vengeance qui animent les Russes dévasteront la région quelques semaines plus tard.

L'enfer à Brody (7-27 juillet)

Model, qui a conservé le commandement du groupe d'armées Nord-Ukraine, fait transférer de juin à mi-juillet trois divisions de Panzer et trois divisions d'infanterie du groupe Nord-Ukraine au groupe Centre. Or, à partir du 6 juillet, les Soviétiques étendent leur offensive à la zone du groupe Nord-Ukraine, qui va être frappé à l'est de Kovel et Lvov par le 1^{er}

Les T-34 sont partout ! Pour autant, les Soviétiques perdent un grand nombre de tanks et de canons d'assaut. Du 27 juin au 9 juillet, la 5. *Panzerdivision* détruit à elle seule 486 chars et canons d'assaut et 119 canons antichars.



Ordre de bataille allemand

Heeresgruppe E
(corps d'occupation de Macédoine)

11^e *Luftland Division*.

18^e régiment de police SS de montagne.

21^e corps de montagne : 181^e et 297^e DI et 11^e division de montagne.

22^e corps de montagne : 104^e division de chasseurs, 966^e et 1 017^e brigades de forteresse.

68^e corps : 41^e division de forteresse et 104^e de chasseurs.

91^e corps : 968^e brigade de forteresse.

Corps d'occupation de la Crète : 133^e division de forteresse et 22^e division motorisée.

Corps d'occupation de l'Égée : DI *Sturm Rhodos* et 938^e, 939^e et 967^e brigades de forteresse.



DR

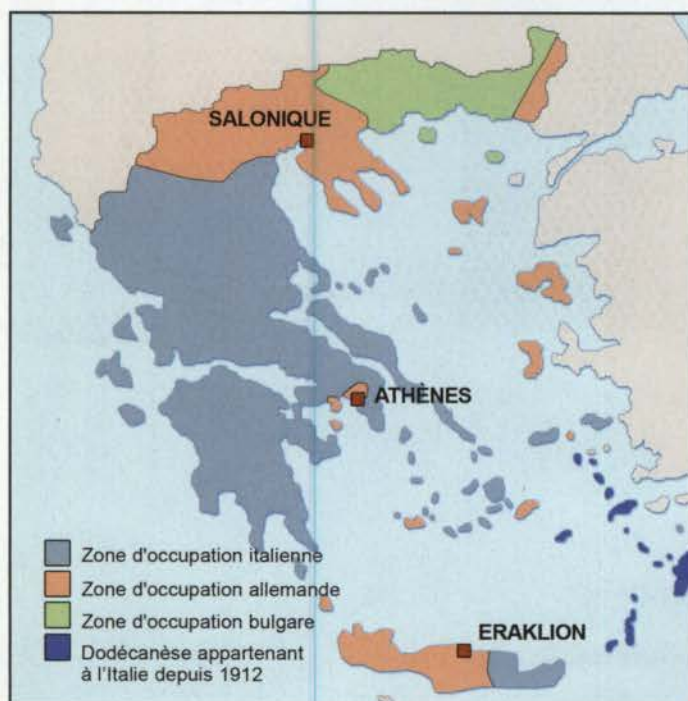
pants forment trente bataillons de sécurité avec 15 000 Hellènes volontaires. L'OKW crée le groupe d'armées F, sous les ordres de Löhr, lui-même subordonné au *Heeresgruppe E* du maréchal von Weichs qui commande à toutes les troupes du Reich dans les Balkans. 300 000 hommes occupent l'Hellade, dont 90 000 dans les îles. Leur mobilité est très réduite et seules quinze divisions et sept brigades sont allemandes, les autres étant bulgares ou issues des autres satellites.

Durant l'année 1941, plusieurs mouvements de résistance prennent naissance en Grèce et utilisent parfaitement la configuration montagneuse du pays. En octobre, les nationalistes, fortement implantés en Épire, créent l'*EDES* sous les ordres du général Zervas. Le mouvement concurrent, l'*ELAS*, est celui des communistes, sous l'obédience de Moscou, même

Le débarquement britannique en Grèce (octobre 1944)



L'occupation de la Grèce (1941-1944)



si leur leader Zachariadis a été déporté à Dachau au début de l'occupation. Ces deux mouvements tentent de former un Front national de Libération (EAM) en septembre 1941 avec toutes les mouvances politiques, sauf les royalistes. Ces derniers forment de leur côté un maquis en mars 1943 sous la direction du colonel Bakirdis, sous la dénomination *EKKA*, qui s'implante dans la région du Parnasse.

Sabotages et assassinats font alors régner un lourd climat en Grèce, les Allemands et leurs auxiliaires lançant de féroces représailles. La population manifeste son hostilité par la plus grande grève de l'Europe occupée le 12 avril 1942, puis lors de la sanglante manifestation de février 1943.

De fait, au début, la collaboration entre les réseaux permet d'importants succès, comme la destruction du viaduc de Gorgopotamos qui bloque le ravitaillement de la garnison d'Athènes pendant six mois !

Le général Napoleon Zervas, chef de l'EDES ou armée républicaine nationale grecque. Son armée, qui englobe des royalistes, est la concurrente directe de l'armée dirigée par les communistes (ELAS). Il mène plusieurs actions de sabotages, notamment contre la route de ravitaillement de l'Afrikakorps de Rommel, qui passe par la Grèce.



Objectif

- *Les offensives géantes de l'Armée rouge*
- *Vistule-Oder-Elbe : l'art opératif russe*
- *Blitzkrieg soviétique*

Et aussi :

■ L'échec de la sécurité collective

Alors que le Reich prépare la guerre, la Grande-Bretagne, la France et la Russie soviétique tentent de s'unir pour faire front commun contre Hitler et le nazisme. L'objectif est clairement affiché mais Français et Britanniques manquent d'ardeur. Un jeu diplomatique complexe se met dès lors en place. Les Soviétiques tentent le tout pour le tout pour unir l'Ouest et l'Est contre un ennemi commun mais le « couple » franco-britannique semble déjà plongé dans la Guerre froide...



12 janvier – 9 mai 1945
Berlin

par Jean LOPEZ



■ Le pacte avec le diable : IG Farben et les nazis

Le conglomérat de l'industrie chimique IG Farben, premier groupe allemand et quatrième au niveau mondial, voit dans le national-socialisme un moyen de faire beaucoup d'argent.

La peur du communisme et la recherche de profit vont entraîner les dirigeants du groupe dans une alliance avec les nazis. Les contrats juteux se multiplient. IG Farben se compromet définitivement en prenant en charge la construction d'Auschwitz...

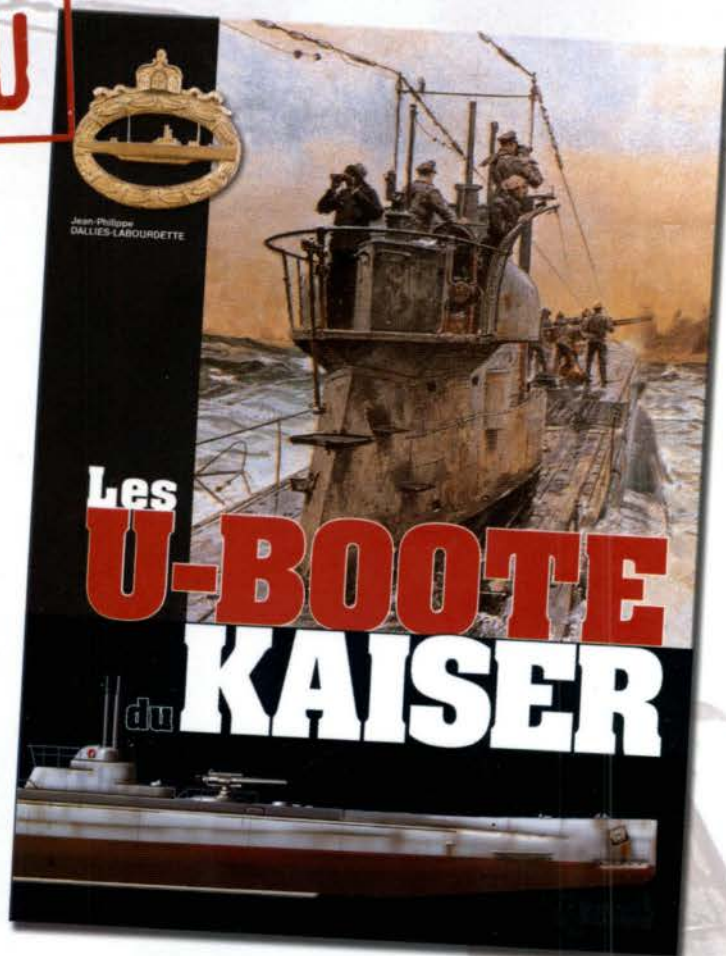
NOUVEAU

LES U-BOOTE DU KAISER

Août 1914 : l'Europe va basculer dans un conflit avec, pour la première fois des affrontements qui vont se dérouler sur terre, dans les airs et à la fois sous et à la surface des océans.

L'Allemagne est alors la première puissance du vieux continent à avoir compris quel rôle stratégique fondamental allait jouer le sous-marin dans cette nouvelle confrontation qui sera sans merci.

Dès le 4 août 1906, l'U1 est livré à la marine impériale allemande par les chantiers navals *Germaniawerft* de Kiel. Huit ans plus tard, à la veille du déclenchement du premier conflit mondial, vingt-huit U-Boote sont prêts à prendre la mer et à passer à l'offensive contre la Grande-Bretagne et ses alliés. Cet ouvrage relate pour la première fois la guerre sous-marine menée par l'Allemagne contre les Alliés de 1914 à 1918 en décrivant en détail l'ensemble des opérations et les différents types de sous-marins en service dans la marine du Kaiser.



192 pages - format **23 x 31** cm - **600** illustrations - **39,95 €**

DISPONIBLE SUR www.histoireetcollections.com

port **OFFERT** dès **20 €** d'achats de livres

